MORDICUS

VIVE L'ÉGOÏSME !

OCTOBRE 1991 ✦ NUMERO SIX

M 2360 - 6 - 15,00 F

MÉFIEZ-VOUS DES IMITATIONS...

SOMMAIRE

Page 3	Le bizness est partout, ses fossoyeurs itou
Page 4	La voie mafieuse vers le capitalisme
Page 6	Joyriders
Page 7	Paris...
Page 11	Fuites
Page 12	Chagrin un jour, chagrin toujours
Page 13	Sportifs, je vous hais
Page 14	Prolétaires des étoiles
Page 15	La solitude des expropriateurs de fonds

Mordicus B. P. 11 75622 Paris cedex 13 ✆ 43 37 03 98
Responsable : Serge Quadruppani
Impression : ROTO 61, La Loupe
ISSN 1155-407X — CPPAP AS 72790

L'OR DE *MORDICUS*

Ceux qui se posent la question du financement du journal sont de deux sortes. Certains demandent, soupçonneux : « D'où vient le fric ? Opus Dei, CIA, KGB, Urba Gracco ? » Les autres, connaissant la réponse, mettent la main à la fouille et envoient des tunes à :
LES MORDICANTS, B.P. 11, 75622 PARIS CEDEX 13

Abonnement :100 F

n sait que l'expression publique de cette fin de siècle tient en un seul message : « Tout pour le commerce ! » Pourtant, il y a un an, des ennemis de l'Ordre du Monde firent circuler une feuille où ils affirmaient vouloir « encore parler ». Non point bavarder, disserter, disputer au sein de cercles lilliputiens ; mais permettre aux réfractaires à la paix sociale d'établir une ligne de communication durable, en s'associant pour publier un canard anti-laquais. Mordicus, *donc, a démarré à l'aveuglette, sans autre ambition que de délier les langues et de relier les colères, et a persisté — malgré les complots de la basse police, malgré l'atonie ambiante qui semble condamner toute entreprise subversive concertée. Nous étions une trentaine au départ, tous pauvres sans spécialités, et ne nous étant que peu côtoyés auparavant.*

En confiant aux messageries et aux librairies trente mille exemplaires du n° 1 de Mordicus, *nous étions convenus que si cette bouteille à la mer ne recevait pas assez de réponses l'incursion n'irait pas au-delà du troisième numéro. Or, à considérer le nombre d'exemplaires écoulés (entre cinq et dix mille par numéro), nous pouvons raisonnablement estimer avoir eu plus de 30 000 lecteurs ; des centaines de correspondants, individus ou groupes, se sont manifestés, souvent pour faire connaître autour d'eux, outre le journal, autocollants et affiches ; des liens variés se sont noués, en France et ailleurs ; et quelques interventions publiques nous ont donné l'occasion de vérifier que notre mauvais esprit pouvait rencontrer un écho encourageant.*

Nous savions, en revanche, ne trouver qu'un faible renfort auprès de ces quelques dizaines de personnes avec qui nous avons en commun des lectures, des références tirées du passé et quelques luttes. De fait, maints tenants du soulèvement des masses refusent de sortir d'un réseau de dix librairies. Les plus chicaniers ne semblent pas s'aviser de ce que, Mordicus *étant un lieu de débat ouvert à toutes les rébellions, l'impression d'ensemble que le journal donne est l'œuvre de ceux qui le font et qu'il suffit d'y contribuer pour la modifier. D'autres préfèrent guetter le Grand Soir du haut de leur fenêtre, sans risquer de se faire mal voir par la police. Nous dirons un jour, pour l'anecdote, la nécrose du milieu « radical ».*

Mordicus *tombait pourtant bien : les lézardes dans la pacification se faisaient plus visibles et les règlements de comptes entre puissants traversaient des épisodes décisifs, le tout ne manquant pas d'attiser, outre quelques foyers d'agitation ici ou là, la curiosité des pauvres, gavés de bobards médiatiques .*

Ayant chanté toute une année, et toujours dépourvu des ressources élémentaires qu'exigerait un fonctionnement régulier, l'équipage de Mordicus *est trop restreint pour maintenir le rythme de parution qu'il a assuré jusqu'à présent. Nous préférons approfondir les discussions que méritent les contributions qui nous parviennent et multiplier les rencontres qui devraient en découler. La spécialisation nous répugne, bien sûr, tandis que le commentaire systématique de l'« actualité » nous paraît, pour l'heure, une vaine contrainte.*

La périodicité de Mordicus *va donc s'espacer un peu dans les mois à venir. Ceux qui l'animent pourront ainsi se prêter plus aisément aux activités qui tournent autour, sans négliger de se mêler aux turbulences du moment. Ils comptent pour cela s'appuyer sur le réseau tissé par* Mordicus. *Améliorer les textes proposés à la publication, développer la collecte d'informations. Publier des affiches, tracts et numéros hors-série au gré de l'événement. Affirmer mordicus la présence de nos idées sur les terrains qui le méritent. Tenter d'autres incursions, tâter d'autres supports (bédés, musique...).* Mordicus *sera d'une pagination plus étoffée. Une place plus importante sera consacrée aux informations et rencontres internationales, la diversité de styles toujours plus encouragée. Il ne saurait cependant se départir de son ton direct : s'emparer du crachoir, débusquer l'adversaire et remuer sans délicatesse le couteau dans la plaie.*

Le modèle occidental de domination marchande a rallié, au prix de quelques épurations, tous les maîtres qui sévissent de par le monde. Mais les esclaves qui ont plus de désirs que de craintes n'ont pas dit leur dernier mot. Les possibilités nouvelles de circulation leur permettent d'aller semer plus loin la mauvaise graine. Le développement de systèmes techniques et sociaux toujours plus complexes et diffus donne, à l'occasion, des armes au négatif. Les technocrates sont universellement tenus pour calamiteux ; les politiciens sont ignorés. La déroute des bureaucrates sauce Lénine ouvre le champ aux débordements libertaires, aux solidarités incontrôlables. Sur ces feux qui couvent, Mordicus *versera de l'huile.*

Les limites pratiques, la faiblesse des ressources, les carences dans la coordination ? Il appartient aux amis de les dépasser avec nous. Hargneux, généreux, séditieux, faites-nous des propositions malhonnêtes...

QU'EST-CE QUI VOUS *ATTACHE* À CE MONDE ?
QUI, QUE, QUOI *SABOTER* ? ET COMMENT ?
QUELLES *UTOPIES* VOUS TENTENT ?
A vos plumes... A vos goudrons...

Le prochain numéro de *Mordicus* paraîtra le 15 janvier 1992.

LE BIZNESS EST PARTOUT,

Ils ont gagné ! Face aux bureaucraties qui avaient kidnappé le mot *communisme* au profit d'un capitalisme d'Etat toujours plus inefficace, les représentants de la Banque mondiale, du Pentagone et de la démocratie ont imposé leur modèle de société. Il faut dire qu'ils s'appuyaient sur une force qui, à la longue, se révèle invincible : le besoin, pour l'individu, d'échapper aux sociétés immobiles, aux communautés étriquées et aux pénuries imposées. Mais que faire de cette victoire ? Les maîtres du monde vont devoir fabriquer à l'Est ce qu'ils ont tant de mal, déjà, à confectionner au Sud : l'individu polyvalent et concurrentiel. La matière première de toute production marchande moderne, c'est cet humain, si bien formé que l'économie le prend, le déplace et le rejette à sa guise. L'*humain jetable*, coupé des solidarités anciennes et obnubilé par la passion de se vendre, est la première marchandise que les multinationales s'efforcent de produire dans les territoires qu'elles visent, avant même d'y avoir implanté une seule usine. Voilà pourquoi Eltsine aura beau faire son putsch, Walesa lécher et Havel déclamer, les capitaux ne leur seront administrés qu'avec précaution, au fur et à mesure qu'ils s'attaqueront aux vieilles communautés ouvrières ou paysannes, et offriront aux prolétaires la liberté d'être chômeurs.

Belle victoire : l'URSS implose, l'Afrique se clochardise, le Moyen-Orient bouillonne et les maîtres s'inquiètent. Ils savent que la domestication par la marchandise est leur arme, mais qu'elle est à double tranchant. La loi du marché suscite des résistances dans les communautés attaquées, provoque des mouvements de population difficiles à contrôler, allume des révoltes partout où son triomphe accouche d'une pauvreté sans espoir au cœur de l'abondance. L'équipée sauvage des mineurs roumains demeure comme un premier avertissement. Pour les humains promis au sort d'emballage vide, il se présentera bien des occasions de prouver, avec une ampleur jamais vue, que c'est toute cette civilisation qui est *jetable*. Comme ni le stalinisme ni la social-démocratie ne servent plus à récupérer les révoltes, on verra alors que le bon vieux projet d'une société sans Etat et sans argent (qu'on l'appelle communisme ou autrement) est resté *inusable*.

SES FOSSOYEURS ITOU

LE SAUVETAGE

— Sachez, Monsieur, que la France est dans une situation difficile ; ça bouge à l'Est (...) La France, notre France, ne peut rester plus longtemps indifférente. Le Président le sait : il intervient. Auriez-vous quelque chose contre ce geste admirable ?

— Certes non ; cependant...

— Alors ? Où est le problème ? Un, on y envoie une aide alimentaire en faisant attention de ne pas se faire doubler par les Allemands et autres prétendus partenaires de la Communauté Européenne, hein ! Ces gens-là sont nos concurrents, nos ennemis, même ! Deux, on leur apporte du travail ; très bon pour les industriels français, ça ! Trois, on exporte un peu de technologie par-ci, par-là. Vous savez comment on appelle ça ?

— Sans doute, mais en France...

— Voilà ! vous avez compris ! Nous y sommes ! En France, nous verrons bientôt arriver les retombées de nos investissements, car il est bien entendu que chaque centime que nous allons leur apporter devra, à court terme, nous en rapporter le double. Prendriez-vous la France et son Président pour des imbéciles, par hasard ?

— Pas du tout ! C'est bien pourquoi...

— Alors ? La France aidera l'Union soviétique, un point c'est tout ! Cessez de n'être jamais d'accord, à la fin ! Ah ! Je reconnais bien en vous l'esprit nationaliste de beaucoup trop de gens à l'heure actuelle. Il doit être combattu.

— Et pour nous, les Français ?

— De quels Français parlez-vous ?

— Des chômeurs en fin de droits, des « bénéficiaires » du RMI, de la vingtaine de millions de gens qui émargent dans la colonne pauvreté. De ceux qui pourrissent dans les cités-dortoirs, des autres qui...

— Halte-là ! Je vous arrête ! En quoi le fait de les aider représenterait-il un investissement pour la France ? L'Etat aurait-il, dans votre optique, les moyens de perdre ici X millions, ou milliards plutôt, que d'en gagner autant, sinon plus, chez les autres ? N'y aurait-il donc pas, à votre avis, quelques pauvres en Angleterre, en Allemagne, bref, partout en Europe ? La pauvreté interne devrait-elle être un frein à la stature, à la vocation internationale d'un pays ? Que faites-vous de l'image de marque de la France ? Elle est, je vous le rappelle, le pays des Droits de l'Homme, de la Justice et de la Liberté, aux yeux du monde entier !

— Les pauvres y ont donc la liberté d'être pauvres, et le droit de le rester, en quelque sorte ?

— Bien dit !

Georges Courtois

LES MINEURS SE TUENT A LA TACHE. LES CHEFS, A LA HACHE.

En roumanie, l'utilisation des mineurs contre ceux que les gouvernants avaient baptisés « golans » en juin 1990 illustrait la confusion née de l'effondrement du capitalisme d'Etat à l'Est. Identifiant marché et abondance, ces faux « voyous » et vrais démocrates réclamaient la fin du « néocommunisme » et une transition rapide au capitalisme libéral. Iliescu n'eut guère de mal à persuader les gueules noires qu'il était l'ultime garant des maigres avantages qu'ils avaient conquis sous l'ancien régime.

Or, c'est ce même gouvernement qui réalise aujourd'hui le programme libéral. Faux princes du stalinisme sous Ceaucescu (ceux qui parlent d'« aristocratie ouvrière » devraient aller faire un tour dans la vallée de Jiu), les mineurs sont devenus de vrais mendiants sous Iliescu. Leur révolte, avivée par l'humiliation d'avoir été si grossièrement manipulés l'année dernière, n'en était que plus logique. Et de fait les mineurs sont revenus en véritables golans sur Bucarest – et ont fraternisé avec ceux-là même qu'ils avaient naguère lynchés sous l'injonction des bureaucrates – s'emparant des trains, incendiant le siège du gouvernement, saccageant le siège de l'Assemblée, pillant les magasins de produits occidentaux, vidant gaillardement les caves de l'hôtel Intercontinental, assiégeant la télévision, affrontant la milice à coups de haches.

Depuis les grandes grèves des mineurs soviétiques, l'immense trou noir de l'Est ne semblait produire d'autre contestation que la folie rétrograde de l'entropie nationaliste. Première riposte ouvrière à la modernisation du capitalisme oriental, l'invasion des barbares à gueule noire sème autant d'effroi chez les anciens bureaucrates que chez les nouveaux managers. Voilà de quoi nous réjouir...

La voie mafi vers le capit

On a vu comment le coup d'Etat légaliste et foireux des tenants de l'Empire — les clowns noirs — a été suivi d'un contre-coup démocratique qui ne s'embarrassa pas, lui, de considérations légalistes. D'un trait de plume, le vieil édifice vermoulu du Parti et de l'Union fut rayé de la carte politique. Encore une fois, la bureaucratie a montré qu'elle était capable de sacrifier une partie de ses troupes pour sauvegarder son pouvoir.

Sous prétexte de restaurer l'ancienne puissance de l'URSS, cette pantalonnade à la Tejero des 19 et 20 août a réussi à légitimer ses adversaires, d'autres bureaucrates, issus de la même souche mais transformés d'un coup en « combattants de la liberté ». La crise qu'ils avaient déclenchée exigeait un sauveur. Enfin Eltsine vint « et à mains nues repoussa les chars », et le spectacle, prudemment différé sur les écrans, s'ingénia à présenter l'unanimité du peuple soviétique. En vain, car tous les observateurs ont pu noter l'étonnante nullité des putschistes, l'effusion très limitée de sang et la faible part que prit la population à cette « révolution ». Les quelques dizaines de milliers de manifestants massés autour du Parlement cachaient assez mal que l'ensemble de la population, s'il désavouait les putschistes et approuvait les « démocrates », restait sans perspective offensive et se contentait d'avaliser après coup la chute de l'ancien régime par de joyeux déboulonnages, bien loin de donner la chasse aux apparatchiks comme en Hongrie en 1956.

Les putschistes étaient-ils à ce point coupés des réalités pour espérer l'appui du reste de l'appareil ? Ont-ils été intoxiqués et poussés à la faute par de plus modernes manipulateurs ? Peu importe, au fond. Petits cailloux sur la pente de l'histoire, l'avalanche qu'ils avaient déclenchée les a déjà engloutis. La bureaucratie a montré une fois de plus sa capacité à sacrifier une partie de ses troupes pour sauvegarder son pouvoir. Pour le maintenir elle envisage aujourd'hui de se transformer en bourgeoisie nationale classique. Elle est prête pour cela à passer de nouvelles alliances tant à l'intérieur qu'à l'extérieur du pays et à bouleverser l'ancien système de domination. Elle retrouve en face d'elle son ancien-nouvel ennemi qu'elle connaît bien : le prolétariat. Et elle entend le révolutionner à son tour pour le moderniser.

QUE FAIRE ? DU FRIC !

En décidant de renverser ses alliances et de se porter candidate à sa propre succession, la bureaucratie joue son va-tout. En effet, en ruinant l'ancien édifice, c'est l'alliance avec la classe ouvrière — alliance que la perestroïka, avec sa vérité des prix et ses velléités de remise au travail des prolétaires, avait déjà mise à mal — qui est officiellement attaquée. Comment remettre les gens au travail ? Comment gérer l'énorme problème de la mise au chômage de vingt ou trente millions de travailleurs improductifs ou employés dans des secteurs — l'appareil militaro-industriel, les vieilles industries — voués au démantèlement ? Comment imposer les normes occidentales du travail et la « vérité des prix » du logement, du chauffage, des transports, etc ? L'économie est par terre et les différents modèles — le Chili de Pinochet, l'Allemagne de l'après-guerre — ne sont pas applicables : l'URSS n'a pas d'entrepreneurs capitalistes ni de bons ouvriers sociaux-démocrates. Quant à un hypothétique plan Marshall, l'URSS, avec son éclatement territorial propice aux pires embrouilles financières, ses ouvriers absentéistes, son infrastructure délabrée, n'est pas un bon risque pour les capitalistes. Tout au plus les différentes instances internationales lâcheront-elles quelque aumône au prix d'humiliantes et dangereuses concessions.

Les bureaucrates se tournent alors vers leurs nouveaux amis affairistes et leur posent la question : que faire ? La réponse fuse : du fric ! Car les affairistes ont une référence, l'Amérique reaganienne, et un modèle économique, la mafia. Déjà, dans le vieil édifice stalino-brejnévien, les bureaucrates s'étaient taillé des fiefs personnels, avaient noué des alliances avec des trafiquants, contractaient des liens familiaux avec les différentes mafias. Par la corruption généralisée, ils s'étaient emparés de pans entiers de la distribution — et dans un pays où l'argent n'achète rien, la distribution des biens est le moyen de s'attacher une clientèle.

21 février 1991
Création de patrouilles mixtes, police-armée, pour assurer la paix sociale au sein des grandes cités-dortoirs.

24 mars
Les mineurs de Vorkouta (archipel du Goulag) refusent l'injonction d'Eltsine de livrer le charbon prévu au grand complexe sidérurgique de la banlieue nord de Moscou.

2 avril
Les mineurs du Kouzbass menacent d'inonder les puits si leurs revendications salariales ne sont pas acceptées. Le même jour, les cheminots se mettent en grève dans tout le pays.

5 avril
Polozkov, conseiller d'Eltsine, estime que « si la vague de mécontentement se déclenche, elle ne fera pas de différence entre les Blancs et les Rouges. »

9 avril
Ouverture à Moscou d'un club secret visant à réunir « tous les millionnaires de Russie ».

20 août
Des punks et autres sincères défenseurs de la liberté, après avoir dressé des barricades pour défendre le Parlement, font la circulation, dégageant obligeamment le passage pour les limousines des députés.

21 août
Trois noctambules se font écraser par des chars rentrant à la caserne après l'échec du putsch. Cet accident de la circulation fournit au contre coup d'Etat ses indispensables martyrs. Ils sont bombardés nouveaux-z'héros de l'Union soviétique.

6 septembre
Gavril Popov met sur pied une brigade municipale « pour être prêt à intervenir en cas de troubles dans les rues de la capitale. » Eltsine, Gorbatchev et leurs semblables recrutent aussi leur gardes prétoriennes.

euse alisme

Cette nouvelle bourgeoisie s'est ruée sur les secteurs immédiatement rentables : la distribution, l'hôtellerie, la pornographie, la presse, le showbiz. Et ça marche ! Des fortunes colossales se construisent à toute allure. La modernité : les fax, les cassettes vidéo, les films de série B se répandent partout. Déjà, dans les pays de l'Est, ce système offre l'abondance marchande aux happy fews. Plus de queues, plus de marché noir. Comme à Paris ou à Rio, on trouve tout en bas de chez soi... il suffit de payer. Evidemment, ce n'est pas en travaillant qu'on peut se payer tout ça, mais en faisant marner les autres, en trafiquant. Cette politique, en même temps qu'elle aggrave les antagonismes sociaux, dégoûte les gens du rôle traditionnel de l'honnête travailleur.

Mais l'exemple de l'Amérique et de son appauvrissement montrent bien qu'on ne construit pas une économie en transformant chaque citoyen en vendeur de hot-dogs ou en marchand de voitures, et certains bureaucrates voient bien le danger d'une telle évolution. S'ils le pouvaient, plutôt que de privatiser et de se vendre à l'étranger, ils préféreraient établir une sorte de social-démocratie à la suédoise, un capitalisme tempéré à la française ou à l'allemande où eux, les champions du monde de la politique et de l'idéologie, donneraient toute la mesure de leurs capacités de négociateurs, de manipulateurs, de gestionnaires de la question sociale, ce qui leur conférerait puissance et prestige. Mais le modèle qui se profile est celui qui prévaut partout ailleurs qu'en Europe, aux Etats-Unis et au Japon : un champ ouvert à la marchandise occidentale avec quelques zones franches hyperdéveloppées dans un océan de pauvreté fournissant à bas prix matière première, énergie et travail déqualifié. Eux qui étaient, il y a peu, à la tête de la deuxième puissance mondiale, se voient sans plaisir ramenés au statut de bourgeoisie nationale d'un pays d'importance moyenne, et cette perte de prestige n'est que faiblement compensée par les perspectives d'enrichissement personnel.

CONSTRUIRE LE CAPITALISME LIBÉRAL DANS UN SEUL PAYS ?

D'AUTRE PART, ce renversement d'alliance n'est pas pour eux sans risque. Même affaiblie par six ans de perestroïka, il n'est pas évident que la classe ouvrière se laisse imposer ces nouveaux rapports de domination. Et elle le montre bien par l'ampleur des grèves et des manifestations ouvrières qu'elle entreprend pour défendre son niveau de vie, et la haine que suscitent dans ses rangs les coopérateurs et les mafieux. Mais la classe ouvrière, visiblement, ne s'est pas encore lancée dans une révolution anti-bureaucratique. Après soixante-quatorze ans de « socialisme », elle paraît prête à tâter du capitalisme libéral, à accepter avec une relative bonne grâce de changer de maîtres —qui, même s'ils leur ressemblent beaucoup, pourront difficilement s'avérer pires que les anciens. Bon gré mal gré, elle a par son abstention donné mandat aux anciens bureaucrates — repentis ? — pour piloter (pilonner) l'économie.

Cette situation ambigüe oblige la bureaucratie à certains ménagements qui ne lui facilitent pas les choses. Il lui faut trouver les moyens d'un nouvel accord : de vraies marchandises, mais contre du vrai travail, et l'abandon pour cause de réalisme économique de ce qu'on appelait en Chine « le bol de riz en fer ». Encore faudrait-il produire ces nouvelles marchandises, c'est-à-dire rebâtir l'économie, et cela avec les moyens du bord. Et les bureaucrates voient venir avec terreur le moment où ils leur faudra construire le capitalisme libéral... dans un seul pays. C'est pourquoi ils hurlent si fort : du fric ou la famine, du fric ou le chaos !

Le chaos d'ailleurs se profile. La chute de l'édifice bureaucratique a entraîné celle de l'Union moribonde et ouvert la boîte de Pandore des nationalismes. Certes, les conflits ethniques offrent aux différents pouvoirs une marge de manœuvre et un exutoire commode aux rancœurs des populations, mais aussi la perspective de déflagrations en chaîne. Si l'on regarde l'ampleur des défis que les bureaucrates ont à relever dans leur tentative de s'embourgeoiser, on comprend qu'ils ont longtemps hésité, et n'ont quitté la vieille maison que parce qu'elle allait leur tomber sur la gueule.

Ce changement d'alliance qu'ébauche la bureaucratie, si périlleux pour elle, n'est pas sans risque non plus pour la bourgeoisie mondiale, qui feint de s'en réjouir. Certes, la perspective de voir s'ouvrir à l'Est un gigantesque marché est souriante. Mais il lui pose un double défi : économique d'abord — le capitalisme peut-il intégrer l'ex-Union soviétique, en faire autre chose qu'un simple marché pour sa camelote ? Idéologique, ensuite : le capitalisme, en dehors de la publicité de la marchandise, n'avait d'autre idéologie que la lutte contre le communisme. Comment va-t-il survivre sans ennemi officiel ? Va-t-il être obligé de réaliser ses promesses : loft et Golf GTI pour tous ?

K. Rachaud

☭

On apprend la mort de Cornélius Castoriadis dans une entreprise du complexe militaro-industriel, reconvertie depuis la Perestroïka dans la fabrication de landaus.
L'inexorable prophète qui enquêtait sur la Stratocratie est mort coincé dans les chenilles d'une poussette, le jour même où le putsch échouait à Moscou. Selon une rumeur, la horde de ses disciples, à Paris et ailleurs, camperait sur ses positions.

Agence TASS, Magnetogorsk, 19 août 1991

☭

9 septembre
«Des gangs dangereux opèrent dans la ville de Tallin et pillent les touristes finlandais, suédois ou autres aux poches remplies de devises fortes » a déclaré le directeur de la police estonienne. « Les bandes viennent de Leningrad, de Perm et de Moscou. Elles ont même des ramifications avec d'autres groupes semblables en Pologne, en Suède ou en Finlande. »

12 septembre
« La commission municipale extraordinaire chargée des monuments de Moscou, a décidé de préserver la grande statue de Lénine pour conserver le style architectural du "classicisme milicien" de la place Octobre », a indiqué un membre de cette commission.

★

Question à 100 roubles :
Quelle différence y a-t-il entre un rouble et un dollar ?
Réponse : Un dollar.

LES NUITS NOIRES DE ZAGREB

DIMANCHE 15 septembre, vers 16 h, le cauchemar de la guerre abattit enfin son ombre sur la ville. Ce qui se produisait dans toute la Croatie avait fini par gagner la capitale, sans prévenir. Les sirènes annoncèrent une attaque aérienne. C'était la première expérience vécue de ce que nous voyions sur nos écrans tous les jours. Ce fut aussitôt la panique. Dans mon immeuble, situé à deux pas de la caserne centrale, les gens se précipitèrent à toutes jambes dans le sous-sol, aménagé depuis des mois. Grondements et fracas, mêlés aux pleurs des jeunes enfants, s'échappaient des soupiraux. Quelques-uns d'entre nous sortirent sur le pas de la porte. Pas le moindre signe de vie. Une dizaine de trams et de bus étaient arrêtés sur l'avenue, abandonnés. De rares voitures filaient à toute allure. Dans l'immeuble d'en face, au 9e étage, un homme et une femme âgés observaient la scène, indifférents. Tout fut rapidement enveloppé d'un silence insupportable. La peur gelait les conversations. L'émotion était omniprésente. On chuchotait. Le son d'une radio parvint à nos oreilles.

Au bout d'une heure, les sirènes annoncèrent la fin de l'alerte. Il ne s'était rien passé. En quelques minutes, tout le monde regagna son appartement et alluma la télé pour écouter les infos. Jusqu'à minuit, le manège se reproduisit encore deux fois. La tension était extrême. Finalement, vers minuit, une explosion retentit dans le quartier. Nous étions morts de trouille. Tout le monde s'engouffra à nouveau dans le sous-sol. Les coups de feu provenant de la caserne et les bruits de bombes résonnaient dans la nuit, secouant la ville morte, hérissée de barricades. A 2 h du matin, une grosse fusée éclairante explosa, projetant des centaines d'éclats incandescents sur toute la ville. On y voyait comme en plein jour. Au même moment, une violente fusillade éclata dans plusieurs endroits. C'était le signal pour les *snipers* du KOS (contre-espionnage de l'armée fédérale) de commencer à tirer sur tout ce qui bouge. On entendait dans le lointain les explosions de bombes. Ce spectacle irréel prit fin vers 4 h du matin. Cette nuit de guerre était la première d'une série qui allait devenir notre pain quotidien. Dans les jours qui suivirent, Zagreb parut vidée de ses habitants. Personne ne sortait de chez soi. Personne n'allait travailler. Tout le monde était pétrifié par la peur de servir de cible aux *snipers*. Nous limitions nos mouvements à l'aller et retour entre les appartements, le sous-sol et le supermarché d'en face. Les plus courageux prenaient leur voiture pour se rendre en ville. La claustrophobie tue. A la télé, il y avait des infos tous les quarts d'heure. Dans l'intervalle, on entendait des chants patriotiques du matin au soir.

Actuellement, les gens sont complètement découragés, surtout parce qu'ils ne peuvent rien faire. La défense est entièrement contrôlée par les culs-bénis de Tudjman. Toute action spontanée est immédiatement étouffée dans l'œuf. Cette guerre n'est pas un conflit national entre Serbes et Croates mais l'agression brutale d'une clique par une autre. Il s'agit d'une guerre entre deux oligarchies dont la seule règle est : qui n'est pas avec nous est contre nous. Les principales victimes en sont les civils. J'ai quitté Zagreb jeudi 18 septembre parce que je ne veux pas participer, à l'heure de la mobilisation générale, à ce spectacle nationaliste !

Ljubo

La casquette du père Lénine

POUR ÉVITER ICI LA FASTIDIEUSE CORVÉE D'AVOIR À BROSSER UN PORTRAIT HISTORIQUE DES CONTRE-REVOLUTIONS QUI ONT SURGI CHAQUE FOIS QUE DES COMMUNAUTES SE SONT MISES A JOUER CONTRE LA DOMESTICATION, DISONS RAPIDEMENT QU'AU XIXE SIECLE LE COMMUNISME C'ETAIT UNE AFFAIRE DE PRODUCTEURS ASSOCIES CONTRE L'ETAT ET POUR L'ABOLITION DU SALARIAT ! PUIS LENINE VINT... AVEC DANS SA GROSSE CASQUETTE UN TAS D'IDEES. A TITRE D'EXEMPLE, EN VOICI DEUX QUI SONT A L'IDEAL COMMUNISTE CE QUE LE PURIN EST A L'EAU POTABLE :
1. LE CAPITALISME MONOPOLISTE D'ETAT EST LA PREPARATION MATERIELLE LA PLUS COMPLETE DU SOCIALISME...
2. IL FAUT ORGANISER EN RUSSIE L'ETUDE DE L'ENSEIGNEMENT DU SYSTEME TAYLOR, SON EXPERIMENTATION ET SON ADAPTATION SYSTEMATIQUE...
A UNE EPOQUE OU LA GRANDE MAJORITÉ DES HABITANTS DE CE MONDE N'AVAIENT PAS ENCORE ENTIEREMENT OUBLIE JUSQU'A CE QU'ILS AURAIENT PU ETRE, AU POINT QUE CERTAINS ENVISAGEAIENT MÊME LA POSSIBILITE D'OBTENIR, PAR LE BIAIS DE LA SPOLIATION, DES BIENS ET DES SERVICES SANS AVOIR A PAYER LEUR ECOT EN JOURNEES D'ESCLAVAGE SALARIAL... EN CE TEMPS-LA, ALBERT *UTILISONS SEULEMENT 10% DE NOS CAPACITES MENTALES...*
AUJOURD'HUI, A CEUX QUI S'EGOSILLENT FRENETIQUEMENT EN PROCLAMANT PARTOUT QUE LE COMMUNISME EST MORT, ALORS QU'IL ETAIT RETOURNE AUX LIMBES DEPUIS LONGTEMPS, ON A ENVIE DE LEUR DONNER DEUX PETITS COUPS SUR LA TETE – TOC TOC – ET DE DEMANDER ENSUITE : ***ESPRIT ES-TU LA ?***

PARIS LE 6 09 91 MALACOÈCO

APRES Cardiff (batailles de rue), Birmingham (pillages de boutiques par des centaines de jeunes) et Oxford (cinq nuits de rodéos et d'affrontements), la colère des lascars anglais est montée d'un cran le 10 septembre, avec l'émeute de la cité de Meadow Well dans un quartier de Newcastle, North Shields. A l'origine, la mort pendant le week-end de deux jeunes, Dale Robson, 17 ans, et Colin Atkins, 21 ans, à bord d'une voiture volée. Ils avaient été pris en chasse par les flics dans le cadre d'une vaste opération de lutte contre le *ramraiding*.

BREF GLOSSAIRE

Ramraider : « pillard-bélier », défonceur de vitrine motorisé, pare-choqueur.
Joyrider : « cavalier de la joie », voleur de voiture amateur de rodéos.
Hotter : chauffard qui chauffe un max, prenant part à des rodéos auxquels assistent parfois des centaines de personnes et qui se terminent par l'incendie des véhicules. Il n'y a pas qu'en Angleterre que ces nouveaux Fangio, que nul ne saurait sponsoriser, attirent les foules : l'esplanade du château de Vincennes a été l'an dernier le théâtre de semblables exploits sportifs.
Copycat riot : « émeute singée », insurrection inspirée par la publicité faite par les médias à une précédente émeute.
Filth : « la crasse », la police.

RUN, RUN, RUN...

Alors que dans les banlieues françaises, les parents ou proches des jeunes flingués par les flics les présentent souvent comme de braves gars bien propres sur eux, à Meadow Well, où 86% de la population est au chômage, l'illégalisme est fièrement revendiqué : « Alan Thompson, 39 ans, oncle de Colin Atkins, a accusé hier la police d'avoir "harcelé sans arrêt" son neveu. "Ils ne lui foutaient jamais la paix ! La police ne supportait pas que Colin soit le meilleur *ramraider* de North Shields et qu'il demeure toujours insaisissable." »

Une jeune fille du quartier : « Les journaux et les télés disent que ce sont des *joyriders*, mais les *joyriders* sont des gosses de 11 ans qui voient même pas au-dessus de leur volant. Ici, ce qui se fait, c'est le *ramraiding*. On prend pas les voitures pour le plaisir, mais pour gagner de l'argent, qu'on pourrait pas avoir autrement. Ou alors, les 28 livres (280 F) par semaine du chômedu, mais qui voudrait de ça ? » En septembre 1969, déjà, le quartier avait connu trois jours d'émeutes à la suite de l'arrestation de deux jeunes après une rixe. Depuis, la *filth*, en particulier la *fatty squad* (brigade des gros lards, équivalent de la PJ), n'a jamais cessé de harceler la population, interpellant les jeunes sur le mode : « Arrête de piquer des bagnoles, mon gars, ou on te cassera les doigts. » Il faut dire qu'en 1989-90, sur 179 voitures volées dans le secteur, 135 ont été retrouvées à Meadow Well. Le Royaume-Désuni détient d'ailleurs le record d'Europe en matière de tire de tires : un demi-million au cours de l'année passée. Les pauvres aussi veulent foncer partout.

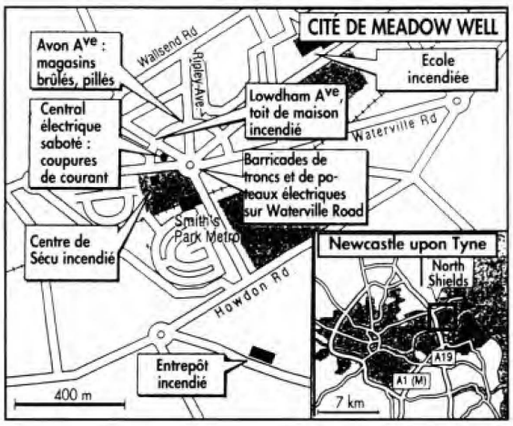
L'ÉMEUTE...

Les murs du quartier ont été couverts de slogans : « Les flics ont assassiné Dale et Colin, on va pas les laisser s'en tirer comme ça. » Puis les émeutiers ont commencé par incendier la maison des jeunes, qui était surtout occupée par... un club du troisième âge. Ils ont ensuite systématiquement pillé et brûlé les boutiques, abattu les arbres et les poteaux électriques, incendié une école. La police a prudemment attendu cinq heures avant d'intervenir, et le nombre des émeutiers est alors passé de 200 à 400. Mais fin septembre, les flics ont si bien cadenassé le quartier que l'énergie dévastatrice de certains *joyriders* a dérapé sur des cibles socialement moins dérangeantes : ce sont maintenant les Bengalis du secteur qui ramassent.

...ET SON IMAGE

Meadow Well a adopté les nouvelles normes qui régissent désormais les rapports des émeutiers avec la presse : une journaliste de la BBC a été rouée de coups et presque étranglée avec le câble de son microphone, son matériel détruit. Reprenant à son compte la version policière, le Premier sinistre anglais a parlé de « *copycat effect* », d'émeute par imitation, et de l'influence néfaste de la télé. D'autres ont fustigé des « criminels endurcis d'une vingtaine d'années ». Un lord, expert ès émeutes auprès du gouvernement, a rendu son avis : « Ces jeunes s'ennuient... Nous devons leur rendre la vie plus intéressante ». Rude tâche, *mylord*. En France, la remarquable discrétion des médias sur ces événements n'est certainement pas due au hasard. Au pays des rodéos, on a voulu se garder de la saine émulation qu'aurait pu susciter la publicité des exploits des *hotters*.

Clare Wass



AL DENTE

***Il Giornale* du 22 juillet s'indigne** d'un nouveau phénomène en gare de Turin : « le vandalisme de passagers, presque toujours jeunes, qui, non contents de ne pas payer leur billet, donnent l'assaut aux voitures et se battent avec les agents de police » qui accompagnent désormais les contrôleurs. Le dernier incident s'est passé à 3 heures du matin, au moment où 400 personnes attendent le départ du tortillard qui amène en quatre heures les Piémontais à la plage de Savone. Surgit la bande des « Portugais ». Parmi eux, raconte le journal, « un petit groupe d'exaltés, en majorité de sexe féminin, tient bon et agresse contrôleurs et agents de police (...) La guérilla se poursuit sur les quais. Des renforts arrivent mais presque tous les "Portugais" réussissent à fuir, en libérant leur fureur contre les vitres de la gare. » Résultat : deux voyoutes et un de leurs copains arrêtés. Quatre flics à l'hosto. Match nul.

***Il Cuore* du même jour poursuit son** référendum sur les raisons de vivre. Les lecteurs de ce canard, mi-*Hérisson*, mi-*Charlie-Hebdo*, placent en première position « l'amour ». Maradona n'est qu'en 141e position, très loin derrière « les joints » (7e) ou « lécher la chatte » (23e) ; Saddam Hussein recueille plus de voix que *Il Manifesto* et *Rifondazione Comunista*, deux nids à stals. Ma raison de vivre préférée : « les autres » et « la pizza » *ex æquo*.

***La Repubblica* du 9 août raconte les** impressions des médecins qui sont montés sur un bateau de touristes un peu particuliers : « Il y a du sang, du vomi et des liquides organiques partout, (...) des dizaines et des dizaines d'hémorragies dues aux avortements spontanés ou provoqués... » Le journaliste poursuit : « Le métier de vivre pour quelque douze mille Albanais qui, hier à 10 h 30, ont pris d'assaut le port de Bari, est quelque chose d'indescriptible. Cela peut signifier se casser une jambe en escaladant un mur, s'enfoncer un morceau de fer dans le vagin, se taillader avec un couteau et saigner le plus possible [pour se faire hospitaliser], chercher à se salir au maximum, ne pas éveiller les enfants évanouis de soif et les laisser sans vie pendant des heures. (...) Dans la foule qui attend d'être déportée, se détachent les soldats albanais en uniforme, la boule à zéro. Eugenio Santoro, sous-chef de la police, raconte : « Ils sont très nombreux, ce sont ceux à qui on avait donné l'ordre de tirer sur les fuyards. Au lieu d'obéir, ils se sont jetés à la mer pour suivre leurs frères. Finalement, ce sont eux, peut-être, qui ont le plus de chance : ils ont gagné aussitôt la qualité de réfugiés politiques ». On connaît la suite : l'émeute dans le stade où étaient parqués les Albanais, quelques-uns réussissant à fuir, puis le gouvernement italien qui s'assied sur les maigres garanties des accords de Schengen pour virer tout le monde à coup de mensonges et de matraques. Les sous-chefs de la police connaissent moins bien que leur gouvernement le bon usage des droits de l'homme.

SQ

Paris est le lieu d'une mémoire hantée qui va et vient, dans les ruines... Comme si elle s'en nourrissait.

CELA FAISAIT, AU MOYEN-AGE, PLUS DE MILLE ANS QUE LES PARISII, UNE TRIBU GOLDUCHE QUI FUYAIT LA BELGIQUE, S'ÉTAIENT INSTALLÉS DANS L'ILE DE LUTECE. PLUS DE MILLE ANS PENDANT LESQUELS, SUCCÉDANT AUX HORDES DE LOUPS, DÉFERLERENT LES ROMAINS, LES HUNS ET LES NORMANDS — LUTTES ET COMPROMIS, EXODES ET VICTOIRES... LES SURVIVANTS, MÉLANGE DE CELTES ET DE LATINS, DE GERMAINS ET DE NORMANDS, TOUS SANG-MELÉ, DEVINRENT DES PARISIENS : « LES PARISIENS SONT DE LA VIEILLE RACE DES BATARDS. »

LES « GOLIARDS », ou méchants écoliers de ces temps, provoquaient dans la ville troubles et rixes avant même que soulèvements, révoltes, émeutes et rébellions ne devinssent les jeux préférés des Parisiens. En 1306, le peuple soulevé se saisit du directeur de la Monnaie, qu'il accuse de la cherté des prix et des loyers. Son hôtel de la rue Saint-Martin est mis à sac, sa maison des champs est incendiée.

En 1358 — Paris compte alors de 100 à 200 000 « bâtards » — éclate ce qu'on appelle la Première Révolution. Etienne Marcel, prévôt des marchands, soulève la bourgeoisie contre le Dauphin. Les insurgés, plus de 3000 hommes en armes, se reconnaissent à leur chaperon rouge et bleu (les couleurs de la ville encore aujourd'hui). Marcel fait égorger quelques maréchaux en disant à ses hommes de main : « Faites en bref ! » Le Dauphin, épargné, s'empresse d'assiéger la ville et le peuple affamé se révolte contre ce qui, au fond, n'était pas sa révolte. Etienne Marcel est retrouvé assassiné à la Porte Saint-Denis. L'ex-Parloir-aux-Bourgeois, devenu Maison-aux-Piliers et futur Hôtel de Ville, est pris d'assaut. Les bourgeois ouvrent les portes au Dauphin. La répression sélective frappe les partisans d'Etienne Marcel jusqu'à la fin de l'année.

A peine la ville s'est-elle remise que 20 000 Parisiens se jettent, en 1382, dans les rues en criant « Aux armes ! » et s'emparent de 12 000 maillets de plomb, entreposés à la Maison-aux-Piliers. Tous les bureaux de collecteurs d'impôts sont détruits par les « Maillotins », et leurs titulaires copieusement martelés. Gens de justice et de finance sont abattus dans les rues. 10 000 émeutiers attaquent le Châtelet et délivrent 200 prisonniers. Billets de reconnaissance, contrats et pièces à conviction sont jetés dans la Seine. On pille les tavernes et le vin coule à flots dans la ville en émoi.

*

En mai 1413, 20 000 « bâtards » cernent, déjà, la Bastille. Simon Caboche, écorcheur de bêtes, est à la tête de bandes de tripiers, de corroyeurs et de tueurs, suant le sang frais. Les bouchers, qui avaient donné le signal de l'émeute, furent rapidement débordés par les immigrés que les guerres des princes chassaient vers Paris. Le prévôt de la Bastille est exécuté tandis qu'Armagnacs et Bourguignons s'entre-tuent. Profitant de ce beau merdier, le bourreau Capeluche et sa bande s'empressent d'égorger trois cents gentilshommes et bourgeois en deux jours.

*

Puis viendront les Anglais, qui feront mourir Jeanne d'Arc enceinte. Plus tard, les catholiques de la Ligue boufferont du protestant, riches et puissants se charclant entre eux. En 1572, le peuple, toujours à l'affût, profite de la Saint-Barthélémy pour piller allégrement six cents maisons garnies d'objets précieux et d'argent. Les rues ruisselaient tellement de sang qu'il s'en formait des torrents, surtout au voisinage du palais du Louvre. La Seine était rouge, charriant d'innombrables cadavres. En 1588, c'est la « Journée des Barricades », prédicateurs et étudiants s'emparent du Châtelet, de l'Arsenal et de l'Hôtel de Ville. Du haut des fenêtres, les femmes font pleuvoir une grêle de pierres, de meubles et de vaisselle sur les Suisses de la Garde. Henri III s'enfuit dare-dare, tel un vulgaire de Gaulle, de cette ville infernale. Tous les riches qui l'ont suivi dans sa fuite sont considérés comme des « absents », des émigrés dont les biens sont immédiatement saisis. La lâcheté ne paie pas toujours.

*

Quelle lutte est-ce ?

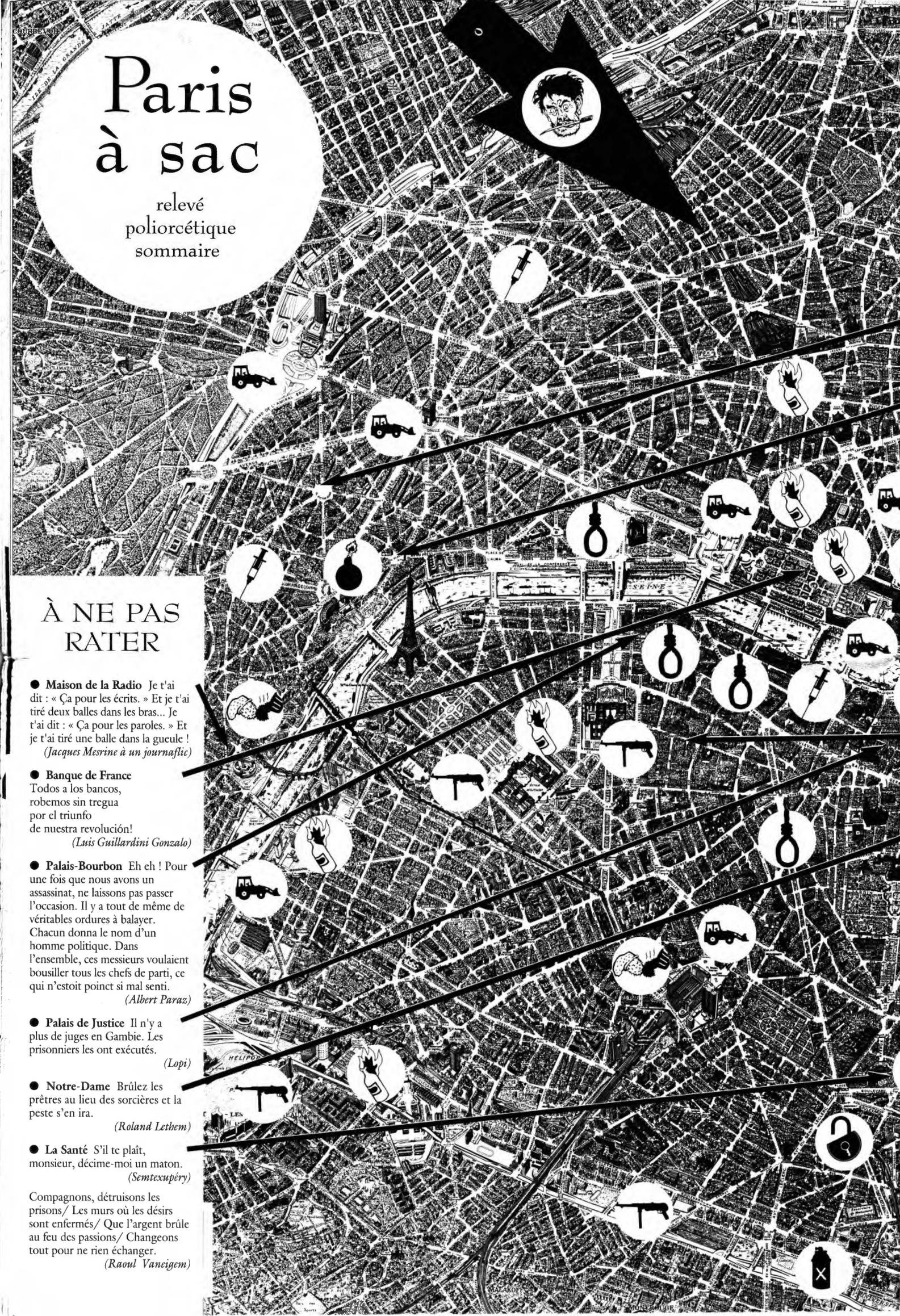
En 1648, c'est la Fronde, avec ses barricades, ses fusillades et ses grillades. Gondi, futur cardinal de Retz, raconte : « Le mouvement fut un incendie subit et violent qui se fit du Pont-Neuf à l'Hôtel de Ville. Tout le monde sans exception prit les armes. Je vis, entre autres, une lance traînée, plutôt que portée, par un petit garçon de huit à dix ans, qui était assurément cachée depuis la guerre des Anglais ! »

*

Simple répétition avant la Grande Révolution, à la fin du siècle suivant. Après 1789, toutes les demeures de l'aristocratie sont abandonnées, défigurées ou mises en vente. L'hôtel d'Orsay devient un bazar, celui de Luynes une crèche, et celui du duc de Chabot un établissement de bains. Tous les édifices religieux sont désaffectés. Les églises, à défaut d'être transformées en « Temples de l'Amour » selon les vœux de Sade, servent de magasins à fourrage.

Le jour de son couronnement, Nabot-Léon dit de Paris : « Cette ville a toujours fait le malheur de la France. Ses habitants sont ingrats et légers, je ne me croirais pas en sûreté sans une nombreuse garnison, mais j'ai 20 000 hommes à mes ordres et 1500 suffiraient pour mettre les Parisiens à la raison ! » Petit mégalo, va ! La Culotterie avait déjà ramené l'ordre dans la ville en épuisant la Sans-culotterie par dix années de sanglantes luttes politicardes, où celle-ci avait laissé sa chemise — et les Egaux avaient été décimés.

(suite p. 10)



Paris à sac

relevé poliorcétique sommaire

À NE PAS RATER

● **Maison de la Radio** Je t'ai dit : « Ça pour les écrits. » Et je t'ai tiré deux balles dans les bras... Je t'ai dit : « Ça pour les paroles. » Et je t'ai tiré une balle dans la gueule !
(Jacques Mesrine à un journaflic)

● **Banque de France**
Todos a los bancos,
robemos sin tregua
por el triunfo
de nuestra revolución!
(Luis Guillardini Gonzalo)

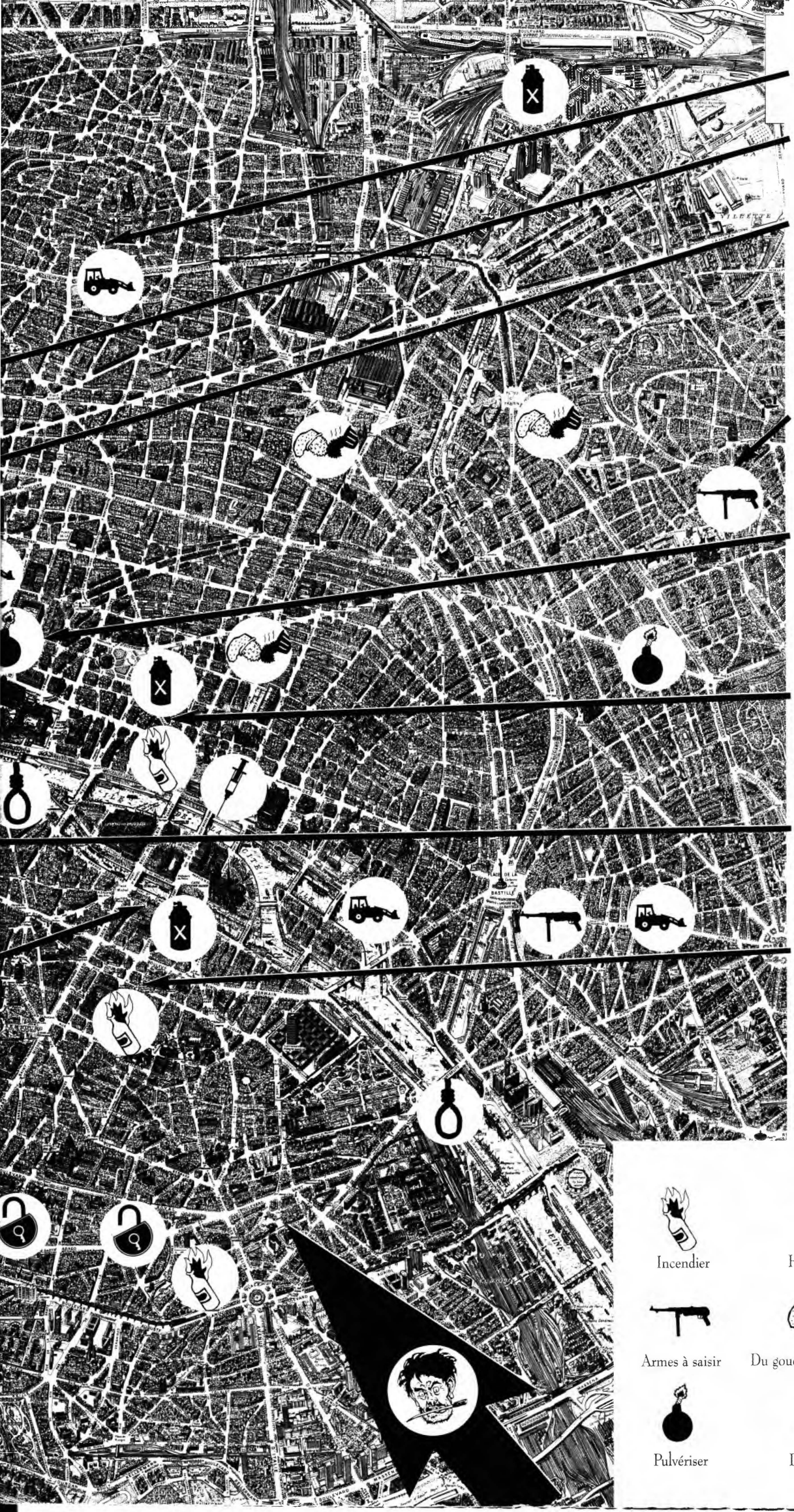
● **Palais-Bourbon** Eh eh ! Pour une fois que nous avons un assassinat, ne laissons pas passer l'occasion. Il y a tout de même de véritables ordures à balayer. Chacun donna le nom d'un homme politique. Dans l'ensemble, ces messieurs voulaient bousiller tous les chefs de parti, ce qui n'estoit poinct si mal senti.
(Albert Paraz)

● **Palais de Justice** Il n'y a plus de juges en Gambie. Les prisonniers les ont exécutés.
(Lopi)

● **Notre-Dame** Brûlez les prêtres au lieu des sorcières et la peste s'en ira.
(Roland Lethem)

● **La Santé** S'il te plaît, monsieur, décime-moi un maton.
(Semtexupéry)

Compagnons, détruisons les prisons/ Les murs où les désirs sont enfermés/ Que l'argent brûle au feu des passions/ Changeons tout pour ne rien échanger.
(Raoul Vaneigem)



À VISITER

● **Sacré-Cœur** On a beau raisonner Catinat, dès qu'il voit une église, il ne peut s'empêcher de la brûler.
(Philippe Joutard)

● **Neuilly Auteuil Passy** Le riche est une brute inexorable qu'on est forcé d'arrêter *avec une faux* ou un paquet de mitraille.
(Léon Bloy)

● **Siège du CNPF** Un de moins ! Un patron boulanger de Tarbes se chamaille ces jours derniers avec un de ses ouvriers nommé Lacaze, un zigue de vingt ans. Emmerdé par son singe, l'ouvrier lui a sauté à la gueule et lui a tellement serré le kiki que le patron est mort. Ça prouve, nom de Dieu, qu'il n'y a pas besoin de chercher midi à quatorze heures — la bonne volonté suffit !
(Emile Pouget)

● **Caserne Mortier** Soldats, pour nous sauver de tous les parasites/ Il vous faut incendier ces casernes maudites/ Ces sources de laquais, de flics et de mouchards/ Ce dépotoir humain qu'engendrent les soudards.
(Charles d'Avray)

● **Commissariat du IIe**
Dans la rue des Bons-Enfants
On vend tout au plus offrant.
Y avait un commissariat,
Et maintenant il n'est plus là :
Une explosion fantastique
N'en a pas laissé une brique.
On crut que c'était Fantomas
Mais c'était la lutte des classes.
(Raymond-la-Science)

● **Les Halles**
Donc gens bien assis,
Exempts de soucis,
Méfiez-vous du poète,
Qui peut, ayant faim,
Vous mettre, à la fin,
Quelques balles dans la tête.
(Charles Cros)

● **Caserne de Babylone** Les bois de lit appellent les gendarmes
qui ne savent pas détacher les pendus
mais les gendarmes
on les pend de temps en temps
et ce n'est pas dommage.
(Benjamin Péret)

● **Lycée Louis-le-Grand** « Ce sera plus agréable pour tout le monde ! » comme avait dit la petite fille qui avait mis le feu à l'école.
(Charles Dickens)

*Citations extraites de l'***Anthologie de la subversion carabinée** *de Noël Godin*
(Ed. l'Age d'homme)

Incendier

Hisser haut

A faire piquer

Armes à saisir

Du goudron, des plumes

Ratiboiser

Pulvériser

Désinfecter

Démurer

Seine de vengeance

A PREMIERE moitié du XIXe siècle sera particulièrement riche en émeutes parisiennes. Juillet 1830 : les ouvriers parisiens chassent un roi (la Banque en impose un autre). Juin 1832 : émeute de Saint-Merri. Avril 1834 : tentative insurrectionnelle et massacre de la rue Transnonain. Février 1848 : encore une révolution (encore trahie). Journées de juin 1848 : tous les quartiers populaires de l'est de Paris sont transformés en camps retranchés, ceints de plus de quatre cents barricades ; les insurgés sont au nombre de 50 000. Cavaignac, qui s'est déjà illustré en gazant les Berbères d'Algérie, fait donner l'artillerie : 12 000 morts, des milliers de blessés, des centaines de maisons en ruines, partout le spectacle d'une ville prise d'assaut — devantures de boutiques brisées, maisons incendiées ou trouées par des boulets, tout est chancelant, croulant, les rues sont dépavées...

*

Paris est à peine cicatrisé — remodelé par Haussmann pour mieux contenir la plèbe — que survient la Commune de 1871 : « Depuis hier, rapporte un pisse-copie, il n'est pas rare de rencontrer dans les quartiers excentriques de Paris des bataillons de femmes, marchant deux par deux, vociférant, hurlant, le sabre au jupon et le chassepot sur l'épaule. C'est hideux et grotesque. Il n'est pas d'injures, de menaces et d'obscénités que ne vomissent ces créatures. Il paraît qu'elles ne se bornent pas malheureusement à arpenter militairement la rue et à se mêler à la boue du trottoir ; elles montent carrément dans les appartements que désigne la vengeance ou la cupidité et pillent à belles mains ! » Le 24 mai 1871, la Cour des Comptes, le Conseil d'Etat, les Tuileries, une partie de la rue de Lille et de la rue du Bac flambent, ainsi que le Palais de Justice, l'Hôtel de Ville et le Châtelet. Paris tout entier crépite et gronde, hurle et siffle, les ardoises éclatent, les bois craquent, les pierres s'écroulent, les devantures crèvent. Les prolétaires se ramassent à la pelle. Cela se passait il y a exactement 120 ans. Puis, la violence des rues gueuses connaîtra encore quelques beaux accès dans les années trente. Dernier sursaut, enfin, avant l'achèvement de la grande déportation des pauvres vers les banlieues carcérales : mai 68, où — signe des temps — les « étudiants » les plus enragés viennent de Nan terre, tandis que les « blousons noirs » affluent des banlieues pour profiter de la fête.

*

Vingt-trois ans se sont écoulés, lardés de grandes manifs et d'émeutes sans lendemain ; le vieux monde n'a pas flambé et les pauvres sont contenus hors du centre de l'agglomération par une ceinture (qui peut donc être bouclée) de béton et d'asphalte, sur laquelle, quand ils ont bien bossé — ou glandé — la semaine, ils font la course le samedi soir. Ceux qui campent aux portes de ce ghetto commerçant, désormais réservé aux riches et à leurs larbins branchés, on peut les entendre, entre chien et loup, chanter dans le vent :

Ho ! Les flibustiers, à la prise !
Tombe la nuit, fraîche la brise.
La côte est loin, la mer est grise.
Sabre au poing et poignard aux dents !
A l'abordage ! Droit au centre
Du galion chargé qui rentre !
Accrochons-nous à son gros ventre !
*Montons voir ce qu'il a dedans.**

*

Quant à la suite, si on ne peut la prédire, on peut la deviner, car à moins de croire que tous les « bâtards » sont devenus irrémédiablement obéissants, la ville sera à nouveau, un jour ou l'autre, fatalement aux prises avec elle-même...

QU'EST-CE QUE TUE PARIS ?

C. Grassatura

*Jean Richepin

DANS L'ATTENTE

Un an après la lutte des expulsés de mai 90, des mal-logés occupent le site de la future Grande Bibliothèque, quai de la Gare à Paris. On se souvient du campement sauvage du square de la place de la Réunion, au sein d'un quartier populaire qui apportait spontanément son soutien, carrefour solidaire des refuseurs de tout poil. Déjà, on s'en souvient aussi, certains récupérateurs — boy-scouts ou vénaux — avaient bien tenté de mouler le mouvement à leur convenance, de nous faire prendre leur vessie pour un lampion et l'abbé Pierre pour Spartacus. Las pour eux, les ficelles étaient trop grosses : la majorité du Comité des Mal-Logés n'avait pas suivi. Leur manif de la Honte (le P. S. — expulseur — envoyant une délégation de soutien aux expulsés) leur fut un cuisant camouflet : poubelles vidées sur ladite délégation puis expulsion d'icelle sans ménagement.

Cette année, les mêmes récupérateurs — toujours boy-scouts ou vénaux — ont mis tous leurs œufs dans le même panier : création d'un « nouveau » comité (le DAL, lié au PS) ; occupation d'un lieu désert (pas une habitation à moins de 500 m), mais qui fait l'objet d'une polémique politicarde entre Mairie de Paris et gouvernement ; poster grandeur nature de l'abbé Pierre à l'entrée du campement et tentes kaki dans la boue. La fête n'est pas au rendez-vous mais les journalistes auront droit au tapis rouge.

Les campeurs, eux, auront peut-être droit à une HLM de lointaine banlieue, au mieux, mais sûrement pas à la parole (toutes les interviews sont assurées par les dirigeants du DAL, fort correctement logés par ailleurs), ni à l'initiative (« il n'y aura pas de squatt », a-t-il été dit en substance). Pris en otages, vraiment, croyez-vous ? C'est à vomir.

J.G.

SOUS LA TENTE

À FAIRE PIQUER ● À FAIRE PIQUER ● À FAIRE PIQUER ● À FAIRE PIQUER ● À FAIRE PIQUER ● À

C'est quoi la juge Ramey ?
Corinne était en prison pour 2 000 francs de chèques en bois. Récidiviste, la juge Ramey refuse la mise en liberté provisoire. La juge Ramey n'a pas supporté de voir une voleuse rouler en Porsche (d'occasion). Admirable austérité des juges.
Vous la voyez comme moi, la juge Ramey, mafflue, fessue, un soupçon de moustache, grise de la poussière des dossiers, la moue pincée. Elle travaille dur, sans doute, la juge Ramey, dans un bureau sans lumière, pour envoyer en prison les voleurs de Mobylette. En prison, la voleuse ! Et l'asthme...? Pff, la juge Ramey en a vu d'autres. Allez, hop ! Emballez, c'est pesé ! La parquetière approuve.
Corinne écrit : « La nuit, c'est pire que la journée. J'ai très mal derrière la tête. Au ministère de la Justice, ils ne connaissent pas les décès par crise d'asthme... Ce qui n'est pas normal, c'est qu'ils ne veulent pas me donner ma Ventoline. Ils sont dingues, je vais étouffer. J'ai mal. »
Mais c'est quoi la juge Ramey ? Rien... seulement l'organe excréteur de la justice, ce tube digestif de l'Etat, qui, à la commande, chie des inculpations, des incarcérations. Pour les libérations, en revanche, la juge Ramey est constipée. Surtout pour Corinne Hellis... à cause de la Porsche. Elle refuse de signer. Corinne meurt. En prison. A 30 ans. La juge Ramey est bien embêtée : si on allait dire que c'est de sa faute ?
Petite punaise, tu n'es rien, mais ta plume pèse tout le poids de l'Etat. Tu signes et des mains saisissent le client, les portes se referment, les grilles tombent, les verrous claquent. Tu sens alors, pouffiasse à matons, que tu existes. Tu parles, et c'est comme si toutes les tinettes de la pénitentiaire se débondaient d'un coup, et personne ne moufte. Profites-en bien..

Des hémophiles au sang chaud
Nous avons reçu un communiqué d'hémophiles contre l'empoisonneur Garetta, signé **Les Seringueiros de Paname**. Morceaux choisis :
« (...) Alors Garetta, le pognon que tu as gagné en fourguant tes poches de sang empoisonné ne t'a pas suffi ? Ni les actions des sociétés que tu as montées pour piller le C.N.T.S. ? Il a fallu que tu réclames encore 300 briques pour ne pas mouiller les petits copains et quitter en douce la présidence du C.N.T.S. ! » Tu dois bien rigoler, en pensant aux naïfs qui ont intenté un procès à la médecine, à l'Etat et à la Croix-Rouge qui les ont sciemment empoisonnés pendant des années. Tu espères sans doute que ça va se tasser, que les plaignants seront canés avant le procès, et que tu pourras digérer ton magot en douce (...)
» Mais il y a encore dans ce triste monde des rancuneux qui ne t'ont pas oublié. On t'a gardé au frais une de ces pochettes de sang contaminé que tu nous réservais et un lot de seringues bien aiguisées. On te cherche, tu t'en doutes bien, et les protections policières, de nos jours...
» On est pressés, on viendra sans rendez-vous. Tu as eu de la veine jusqu'à présent... Ça ne durera pas toujours. T'avais déjà un culot d'acier, il te manque encore des culottes blindées. Gare à tes fesses, Garetta ! »

FAIRE PIQUER ● À FAIRE PIQUER ● À FAIRE PIQUER ● À FAIRE PIQUER ● À FAIRE PIQUER● À

Vince,

que toujours vomirent
les culs-serrés.
Vince, dont le concert
fut interdit à la fac
de Strasbourg en 1966
— il y avait été invité
par les futurs auteurs
d'un mémorable scandale
qui avaient tout préparé
pour ravager la cité U
avec la complicité
des rockers vosgiens.
Vince, qui déchira
le rideau de la Mutu
parce que les organisateurs
tentaient d'arrêter la fête.
Vince, qui provoqua
la mort de trois spectateurs,
au palais des Sports ;
et sans lequel on n'aurait
guère tué, au temps du
twist et de l'OAS, dans la
génération trop nombreuse
issue des allocs
et qui finit par faire 68.
Vince, qui disparaît
en victime du spectacle,
sans jamais avoir dérogé,
et qui n'a pas claqué en se
suicidant ou en se crashant
au volant d'un bolide.
Vince, ce fabuleux raté
qui n'a pas même
réussi sa mort.

C. Lavy

Sal'trou d'ville L'Euromarché de Sartrouville (Yvelines), cinq mois après l'assassinat de Djamel par les vigiles, est toujours debout, toujours achalandé et toujours « surveillé ». Mais ce n'est plus par les vigiles en uniforme et leurs chiens dressés, ni par les CRS qui les avaient remplacés face à la colère des jeunes du coin. Tout au long de l'allée marchande, c'est une petite troupe, chemise blanche et cravate, 25 ans de moyenne d'âge, qui est là pour faire régner l'ordre sur le commerce, choper le voleur et virer le trublion, fouiller le sac à la sortie et barrer l'entrée au zonard. Tous sont beurs mais personne n'est dupe : à Alger, à New York comme à Sartrouville, on ne fera pas taire la jeunesse rebelle avec des flics ou des kapos.

Tant va la cruche à l'eau... Depuis plusieurs années, les banques américaines sont atteintes d'un virus nommé faillite. Le 1er mars 91, la chaîne de désinformation CNN tente de donner une explication « scientifique » à ce mal en proposant aux épargnants une superproduction intitulée *Comment sauver votre argent*. Malgré le titre, ô combien racoleur, l'objectif de la chaîne fut sans nul doute d'essayer, sur ordre de la Réserve Fédérale (le gardien du $), de calmer la panique qui s'était emparée des possesseurs de carnets de dépôt. Manque de bol, les journaleux, trop habitués aux bricolages médiatiques, ne se sont pas souciés de vérifier les images qu'ils revendent aux consommateurs de câble télévisuel. Dans leur précipitation, voilà que ces connards, au lieu de calmer le jeu, provoquent une avalanches de craintes tournant à la faillite de plusieurs banques qui affichaient jusque-là de plantureux bénéfices. Ainsi, la vénérable Old Stone Bank, qui hier encore se portait comme un charme, dut se mettre en faillite tout simplement parce que durant le reportage on aperçut trop longuement son enseigne. Le lendemain, ce fut l'apocalypse dans ses 28 succursales, qui furent littéralement prises d'assaut. Certains directeurs ont même dû faire appel à la police pour ramener le « calme ». Ce fut le grand remake du krach de Wall Street en 29 ! Décidément, à trop étreindre on finit par étouffer celui qu'on aime. (Extrait du ***Musicien exécute le requiem au 38 spécial***)

À présent que tu regardes le soleil en face, Andrea, je garde la lumière de tes yeux. S.

Grabuge anti-badge Quatre jours après la rafle de clandestins au foyer Sonacotra de La Verrière (Yvelines), les résidents se sont rebiffés : armés de pieds de chaises et de marteaux, ils ont détruit le poste de contrôle d'accès par badge électronique, fraîchement installé au foyer. S'est ensuivi un affrontement avec 60 CRS — vite accourus, vite chassés — et le saccage énergique du hall. Bilan : quatre cognes cognés et un black out.

Mords-y l'cul ! Passablement éméché, un habitant de Montrapon (Doubs), entre d'autorité, vers 4 h du matin, à l'arrière d'une voiture de police comme s'il s'agissait d'un taxi. « Allez-y, embarquez-moi ! » enjoint-il au brigadier. Cent mètres plus loin, l'irascible passager gifle le conducteur puis mord au sang le second flic. Arrivé au poste, il boxe un sous-brigadier. Finalement maîtrisé, et bouclé, il a écopé d'un mois de prison ferme, tandis qu'un des flics est « immobilisé » pour un mois. Match nul ?

Le scud du pauvre Un habitant de Yutz (Moselle) a comparu devant les juges pour avoir endommagé un hélicoptère de l'armée avec un lance-pierres. Il avait visé un de ces jolis engins, appartenant au 3e RHC d'Etain (Meuse), qui venait de se poser sur l'aérodrome de Yutz. Tireur émérite autant qu'avisé, il a réussi à endommager une pale de l'hélice. Retrouvé par les gendarmes, il a déclaré que le bruit de l'appareil l'avait énervé.

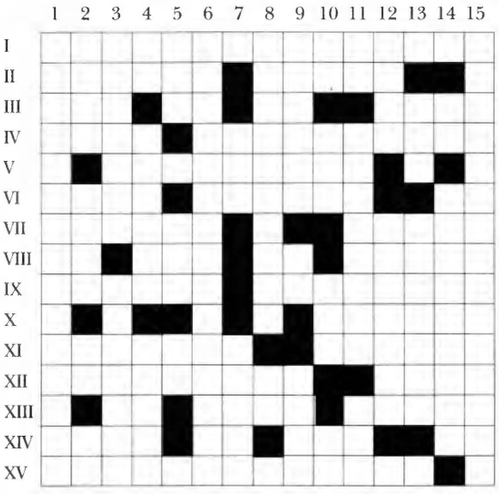
« Merci pour la fête » C'est le message que les joyeux pillards de Kinshasa, décidés à suivre l'exemple de l'insatiable « kleptomane » Mobutu, ont inscrit sur les murs des villas et boutiques qu'ils ont visitées. Les colons, bêcheurs, ont boudé le bal.

Rainettes radieuses

DANS un laboratoire gouvernemental d'expérimentation à Knoxville (Tennessee), une centaine de « grenouilles chaudes » contaminées par la radioactivité se sont enfuies de leur mare. Un officiel nous rassure : « Elles n'ont pas six pattes ni quatre yeux. L'avantage, avec ces batraciens fugueurs, c'est qu'on peut les traquer au compteur Geiger. Nos gars ont pour mission de ramener les survivantes et de traiter les mortes comme des déchets radioactifs, pour éviter que les ménagères n'en fassent des brochettes. »

Horizontal. I. Agir ainsi ne suffit évidemment pas à caractériser un état de droit. II. Ainsi fit Zeus à la mère de Dionysos, non sans dégâts. Son temple de l'amour inspira un malicieux Bordelais. III. Nous n'en voulons pas, mordicus. Point de départ phonétique de tout dépassement temporel. Initiales d'un maître de la charge. Elément d'un fameux tiercé diocésain. IV. Inspira Véra, avant sa correspondance avec Karl, et plus d'un mordicant désabusé. On l'estime généralement facile à vivre, mais nous préférons la mépriser. V. Ce que firent publicitairement les R.G. à notre endroit. VI. Ceux qui haïssent toute tutelle ne peuvent admettre que des favots répondant à ce caractère. Quel pied, quand l'aristo conquis se met à le faire en reconnaissant son maître ! La plus britannique des sept sœurs puantes. VII. Nous le sommes par principe et par goût. Nuance des fresques de l'aube. VIII. Du plus haïssable des auxiliaires. Energique ennemi. *Phon* : Elle fit d'un âne son homographe après avoir milité pour ses homophones pinnipèdes. On le voudrait ridicule pour son refus de la société du spectacle. IX. Désert bouleversé par l'inversion temporelle. Bon bougre. X. Travailla certes, mais avec un souci du produit qui l'oppose aux agités chers à Serge Q. XI. Ici, eut lieu une résistance cannibale qui inspira Cervantès et Bataille. Même cul-par-dessus-tête, cette sœur albanaise dégoûte de l'inceste, malgré ses vigoureux principes repopulationnistes. XII. Qualifie la précédente autant que les féministes avorteuses. On manque d'en mourir en relisant ce philosophe qui le définissait comme du mécanique plaqué sur du vivant. XIII. *Phon* : belle fauteuse de guerre. Il se prétendait le maître des situs et en resta tout retourné, lorsqu'il fut viré de bord. Helvète. XIV. Cruel Zénon, tu en venais. Initiales d'un fasciste belge et d'un maurrassien français. Nid d'espions. XV. Inventa le mythe moderne du collectionneur, souvent imité, largement surpassé.

Vertical. 1. Vieux forcené de la fission. 2. On y fixe certaines bastos. Moment voué à un Octavien qui réussit. Numérologiquement et équitablement vaut 42. Dans l'ex-Milieu, c'était 576 mètres. 3. Esprit follet, qui est des nôtres. Parvenir, en se privant du peigne et des ciseaux, à créer une coiffure rasta. 4. Où voudraient se trouver les conformistes. Enrichie jadis par l'esclavage, elle maintient le niveau de son équipe de foot en vendant ses nègres. Archaïque multiple de 12 décimètres. 5. Domine fatalement la F.E.N. Sa disparition en dit long sur le goût de nos cousins pour la démocratie. Obscure phase d'un cycle nocturne. 6. Amant des dames de Chevreuse, Longueville et Lafayette, ce constant contestataire croyait plus à l'amour-propre qu'à l'amour. 7. Définit l'orifice buccal quand il exprime l'inexprimable. Qu'y peuvent les écolos quand c'est la nature même qui s'y emploie ? 8. Colonie de Fontenay-sous-Bois. *Phon* : Evoé, qu'elles ont de drôles de façons ! 9. Pour Custer, sa charogne le bonifie. Demi-mal. *Inv* : c'est par elle qu'on évide la perche. 10. Une verge érigée aux deux tiers. Le début d'une aspiration coupable mais si cocasse, si coquine. Ex-portugaise ensablée. *Phon* : Première réponse au viol. 11. Ainsi l'interpellaient les familiers du vainqueur de Crécy. Fragments archaïques de certains raps. Résolument anticommunistes, provisoirement tièdes gaullistes, Kessel et Druon préfèrent s'adresser à lui. 12. Quelques péripapéticiens ignares firent passer ce préfixe, marquant la succession temporelle, pour le signe d'un dépassement qualitatif. Ce que fera aux blancs-becs tout charpentier conséquent. 13. Prétend anticiper. Ce que peut exiger un magistrat assis pour son dossier. 14. Début d'une suite diachronique. Gourmand de la première heure, tu t'y adonneras au lever, quand le jouisseur véritable le pratiquera au coucher. 15. Pauvres mecs !



CHAGRIN UN JOUR, CHAGRIN TOUJOURS

L'ABSENTÉISME se porte mal... Non pas du fait d'une modification du comportement des salariés qui feraient preuve d'un zèle redoublé au chagrin, mais d'un renforcement des contrôles et des sanctions afférentes aux absences. En dix ans, de 1979 à 1989, l'absentéisme est en effet passé de 17 jours par an et par salarié à 13 jours en moyenne.

Cette dégringolade est cependant loin d'être uniforme : les cadres ne sont pas plus absents aujourd'hui qu'ils ne l'étaient il y a dix ans (5 jours en moyenne) ; les ouvriers quant à eux ne font plus perdre que 10 jours par an à leur patron — au lieu de 23 en 1973.

Le « climat social » et les rapports de force s'étant singulièrement détériorés au détriment des salariés (*remember* Longwy, le 23 mars 79), la baisse de l'absentéisme traduit l'accentuation des pouvoirs de pression des patrons et de l'Etat. Que l'on pense à la multiplication des contrôles de la Sécu au domicile des personnes en arrêt-maladie, et surtout aux pratiques des employeurs qui placent en tête des listes de licenciement les salariés les plus fréquemment absents — les ouvriers étant bien évidemment les plus concernés par les contrôles et la surveillance au travail, le chantage et la peur du chômage.

Pour les femmes, bien plus souvent absentes et pour des motifs difficilement répréhensibles (il faut bien élever et soigner la progéniture de la force de travail), la méthode d'« éradication » de l'absentéisme est plus simple et à moindre coût : le travail à temps partiel, multiplié (et imposé) pour les femmes en âge d'élever des enfants (20 à 30 heures hebdomadaires représentant le maximum conseillé).

Seule note d'espoir : les jeunes salariés, moins dociles, désertent le chagrin plus souvent que leurs aînés.

Intérim

Au siècle de l'abondance, tout était compté, divisé, mesuré, accordé avec parcimonie. Tout devint rare à un point que l'humanité n'avait jamais connu. L'air pur, le temps d'être à soi-même, la communication entre les hommes devenaient des utopies. Et seuls des utopistes en parlaient encore.

Brève Histoire du XXe siècle. Amsterdam, 2014.

(...) Il ne s'agit pas de se suicider, mais bien au contraire de montrer avec assurance à tous les maîtres, à quelque niveau qu'ils se situent, qu'on les tient pour des guignols et qu'on leur pisse à la raie. Revendiquer ? Que non point ! Mais PRENDRE, avec la plus parfaite innocence. Prendre ce qui nous manque : le temps, le temps d'aimer, de créer, de vivre sa vie dans toute sa complexité et tout son raffinement, bref, d'exister HUMAINEMENT, et non plus comme une bête ou une machine.

Prenons l'exemple du tri postal, puisque là sont nos chaînes quotidiennes. Pour assurer quelle tâche noble et gratifiante te demande-t-on le sacrifice du temps que tu aurais pu consacrer à aimer, à créer, à TE créer ?

C'est pour acheminer les relevés quotidiens des CCP, la correspondance des banques, les Paris-Concours, les prospectus, les cartes postales de vacances, le courrier des administrations, etc. Enlève tout ça : quelle quantité de travail nous restera-t-il à effectuer ? Et l'on voit des « managers » se glorifier d'avoir « passé » (mais c'est nous qui les passons !) tant de centaines de millions d'« objets » par an ! Les objets, voilà bien ce qui les fait encore bander ! Otez-leur leurs objets, leurs petits comptes, vous les verrez alors plus nus que chimpanzés dans la forêt et plus détumescents que nonagénaires chevrotants !

Ah ! les petits comptes !

Et c'est pour ÇA que nous nous sacrifions aussi allégrement — puisqu'il est vrai que nous mettons comme un point d'honneur à garder la tête haute, quand nous devrions nous la cacher dans le sable !

Pour celui qui a pris la mesure de cette bassesse, il devient impossible de se borner à en réclamer l'aménagement. Tout doit disparaître ! (...)

Quelque part sur la terre, le 30 juillet 1991, *Balthazar F.*

(texte affiché sur les panneaux CNT du Centre de tri de Montparnasse)

Trains à Grande Tristesse

À MA DROITE, L'*ALLIANCE POUR L'OPPOSITION À TOUTES LES NUISANCES*, PLUTOT TORTUE ; À MA GAUCHE *DES FANS DE LA QUINTUPLETTE*, PLUTOT LIEVRES. PRÉOCCUPATIONS ÉCOLOGIQUES ET HANTISE DE BIG BROTHER CONTRE MISE À SAC DE LA PLANETE PAR LES CONSEILS OUVRIERS. LE DÉBAT SUR LA TECHNOLOGIE RESTE OUVERT. EXTRAITS :

Car n'est-il pas d'un fou ou d'un désespéré de se laisser bénévolement claquemurer dans des cages roulantes, à la merci de quelqu'un qui n'a d'autre idée que de vous traîner on ne sait où, à toute vitesse, sur des voies compliquées à dessein, de telle sorte qu'elles s'entrecroisent en le plus de points

Alfred Jarry

Critique d'un aspect de l'idéologie rétro, vite

(...) A en croire la brochure intitulée *Relevé provisoire de nos griefs contre le despotisme de la vitesse à l'occasion de l'extension des lignes du TGV* que vient de publier l'« Alliance pour l'opposition à toutes les nuisances », certains révolutionnaires - du moins se prétendent-ils tels - pensent au contraire à la manière de gens attachés à un passé révolu, terrorisés par le présent, incapables de prendre en charge l'avenir. Ces révolutionnaires atteints de conservatisme ne se rendent pas compte que, comme d'autres qui se prononcent pour un impossible retour à la cuisine du terroir ou s'habillent à la mode des années 60, ils sacrifient à l'idéologie rétro.

Si les auteurs mentionnent les heureuses conséquences sur la vie sociale du développement de la liberté de circuler, c'est au détour d'une phrase et pour ne plus avoir à y revenir. En fait, ils opposent le voyage rapide et le voyage lent, et optent pour celui-ci. Le voyage rapide ne serait en effet que le voyage à l'image de la société marchande et de la circulation accélérée des marchandises, tandis que le voyage lent serait, lui, le vrai voyage, le voyage dans lequel la distance n'est pas niée. Tout cela n'est qu'une fausse dialectique.

L'homme a conquis le cheval: dira-t-on que c'était déjà là une aliénation ? Nos auteurs veulent-ils en revenir au seul voyage à pied ? Et alors pourra-t-on courir ou devra-t-on se contenter de marcher ?

Ceux qui aiment éperdument la vitesse se moquent bien de ces révolutionnaires et de leur vaine nostalgie. Picabia collectionnait les bolides et, pour notre part, nous raffolons des grisantes motos. Les jansénistes de la révolution nieront tout seuls le plaisir de la vitesse.

Enfin, qu'y aurait-il de critiquable à vouloir gagner du temps ? Sauf ces révolutionnaires, chacun sait qu'une journée n'est faite que de 24 heures et qu'à 75 ans on est mort - en société sans marchandise comme en société avec. On peut goûter à la fois les joies d'aller à pied de Paris à San Francisco et celles d'y aller par l'avion le plus rapide.

La révolution assumera aussi le désir d'aller le plus loin le plus vite possible, ou ne sera pas !

Paris, août 1991
Des fans de la quintuplette

(...) À la base de ces piètres mensonges, il y a l'intérêt supposé du « transporté » à se déplacer toujours plus vite. Mais qui, aujourd'hui, avant que soit *imposé* à tous le besoin du TGV, est vraiment *intéressé* à se déplacer plus vite, sinon précisément ceux qui, avec armes et bagages, vont ainsi porter plus loin la désolation ? C'est cette clientèle que la SNCF dispute à l'avion. C'est pour ce fret humain standardisé et conditionné, ces « turbo-cadres » (comme ils se nomment eux-mêmes), qu'il faudrait traiter la plupart des villes de France comme des banlieues de Paris. (...)

Si les trajets individuels peuvent éventuellement varier, de circulations répétitives en évasions furtives, en revanche les *destinations* de cette société, auxquelles tous les trajets ramènent, sont mondialement identiques, et chacun y reste soumis. La vitesse n'est alors qu'une obligation supplémentaire, une illusion imbécile. (...)

Répondant à un besoin falsifié, *forcé* par les contradictions d'une existence asservie, le TGV appartient à la famille du four à micro-ondes, si pratique quand on ne sait plus préparer à l'avance quelques mets. Le développement technique, entraînant chacun dans la spirale infinie de maux qu'aggravent chaque fois leurs faux remèdes, s'impose ainsi comme une évidence à des civilisés de plus en plus démunis, avides de se parer de prothèses pour pallier des capacités et des aspirations bien abîmées. Pour qui a oublié, ou n'a jamais su, que voyager signifie modifier son trajet et ses arrêts au gré de son humeur, le TGV peut faire figure de progrès, et d'autant plus indiscutable que la possibilité de voyager réellement est progressivement interdite par d'autres progrès de la même farine. Ce qu'il reste de campagne, d'où a été abstrait tout ce qui n'est pas identifié économiquement et où ne subsistent que beefsteaks sur quatre pattes, hectares de prés bonifiés, et quotas de mamelles, ne mérite guère que d'être traversé à grande vitesse. (...)

On peut par conséquent décrire le TGV comme une arme de plus dans l'arsenal à l'aide duquel la société présente combat les possibilités émancipatrices qu'elle contient et pilonne les diverses contrées de l'existence.

Alliance pour l'opposition à toutes les nuisances

(La brochure d'où sont extraites ces lignes peut être demandée à *L'Encyclopédie des Nuisances*, B.P. 188, 75665 Paris Cedex 14, ou aux *Cahiers de la Fronde*, B.P. 3042, 34034 Montpellier Cedex)

LE 9 AOUT 1991, un Tamoul, Arumugam Kanapathipillai, arrive à Roissy. Le lendemain, au terme de la nouvelle procédure express désormais de rigueur, l'entrée en France lui est refusée et il entre dans la nouvelle catégorie des « non-admis ». Le 17, première tentative de renvoi : Arumugam se débat, l'équipage refuse de partir dans ces conditions. Le 24, nouvelle tentative. Le commissaire principal qui l'a effectuée a rédigé un rapport dont voici des extraits (corrigés de leurs fautes d'orthographe).

« *... compte tenu de son très vraisemblable refus d'embarquer... une escorte de police avait été proposée et acceptée par la compagnie UTA (...).* » Ce qui signifie un peu de tourisme à Ceylan, comme l'explique le zélé fonctionnaire : « *En effet, la compagnie UTA nous avait sollicités plusieurs mois auparavant afin d'effectuer pour leur personnel à Colombo une sensibilisation à la découverte de faux documents. J'ai ainsi profité de cette occasion pour donner suite à cette demande.... et il avait même été décidé d'en étendre le bénéfice aux fonctionnaires du Consulat de France à Colombo. Dans ce cas, Monsieur l'Ambassadeur de France à Colombo avait proposé de nous héberger à sa résidence durant notre séjour.* »

C'est l'idylle, et pas seulement avec la direction de la compagnie. Avec le personnel aussi : « *(...) Juste avant l'embarquement, je me suis présenté au commandant de bord de l'appareil, pour l'avertir des difficultés que créerait vraisemblablement le passager. Je lui ai demandé d'autoriser un pré-embarquement et de nous positionner de préférence au fond de l'appareil dans une zone munie d'un rideau pouvant assurer une séparation minimum avec le reste de la cabine.* » Rappelons que le commandant était libre de refuser. Il était fort loin d'une si diabolique idée. Bien plus, si l'on en croit un étrange passage du rapport, équipage et police fricotent au point de donner des hybrides : « *Les membres de l'équipage assistaient à l'embarquement et l'un d'eux, fonctionnaire de police en position de disponibilité, se présentait et nous proposait son assistance.* »

MONSIEUR le commissaire est bien décidé à faire son voyage à Ceylan : « *Aidé d'un des fonctionnaires présents, je plaçai une bande Velpeau à la hauteur de la bouche du dénommé Arumugam. Dans un premier temps, cette bande usagée se déchirait quasiment immédiatement. Avec la longueur restante, soit 40 à 50 cm, nous avons fait une seconde tentative au cours de laquelle le passager n'a opposé aucune résistance.* » Arumugam est embarqué, menotté aux pieds et aux poings. Cependant, le commissaire est bon enfant : « *Je lui indiquai en anglais que j'étais d'accord pour le laisser voyager librement à la condition expresse qu'il se tienne tranquille. Ce genre d'accommodement est en effet fréquent dès lors que le passager a compris que toute résistance est devenue inutile.* » Mais la suite ne se déroule pas comme prévu : « *A peine le bandeau était-il ôté, l'intéressé opérait une violente poussée avec ses pieds en appui sur le plancher de la cabine et tentait de se dresser en pesant sur le dossier du siège ; simultanément, il se mettait à crier. Surpris par cette manœuvre brutale, l'officier de paix et moi-même avons dû nous arc-bouter de part et d'autre du torse de l'intéressé pour tenter de le faire asseoir. Nous ne pouvions que limiter la puissance de ses cris en plaçant nos mains sur sa bouche tout en évitant ses morsures... Je parvenais alors à saisir une couverture disposée sur le siège avant, et, l'utilisant comme une sangle, nous l'avons fermement appliquée en haut du thorax afin de le maintenir sur son siège. Nous nous trouvions alors, l'officier de paix et moi-même, agenouillés sur nos sièges respectifs... appuyant très fort sur le haut de son corps pour s'opposer à ses secousses... J'estime que ces manifestations ont duré entre 20 et 30 minutes environ. Cette durée assez longue s'explique par le retard causé par une panne technique...* »

Ainsi, pendant une demi-heure, les passagers, avec une belle force d'âme, ont supporté sans broncher les cris et l'agitation derrière la « séparation minimum » d'un rideau. Le commissaire conclura d'ailleurs son rapport en rassurant ses supérieurs sur l'essentiel : « *L'appareil assurant le vol UTA 568 a décollé à 21 h 28 ; le retard étant dû à la panne technique initiale.* » Ouf ! Les voyageurs n'auront donc pas de motif de se plaindre de cette tentative de renvoi. Tentative seulement ? Ah oui, on oubliait : pendant que les fonctionnaires s'occupaient ainsi de lui, Arumugam Kanapathipillai, on ne sait pourquoi, a eu un malaise cardiaque et il est mort le lendemain. Le commissaire et l'officier de paix ont été privés de leur beau voyage.

Sportifs, je vous hais !

Parallèlement à la vieille exaltation religieuse du sacrifice qui, aujourd'hui désacralisé, n'en reste pas moins une éternelle apologie du renoncement, il est conforme à la morale de nos maîtres de vouloir remettre au goût du jour la non moins ancienne exaltation de l'effort.

ON AURAIT pourtant tort de ne voir dans cette insistante invitation à l'effort qu'une forme modernisée de la traditionnelle sollicitation au labeur. Elle est plus que cela. Et d'abord pour cette raison qu'elle s'adresse à tous, et donc également à ceux qui, pour le meilleur ou pour le pire, sont justement privés de ce labeur (ou s'en sont privés eux-mêmes). Il faut ainsi comprendre cette exaltation comme une pressante invitation à *l'oubli* : de soi, de la perception que l'on a du monde, de ce que l'on est et de ce que l'on pourrait être. A tous égards, le sport et l'idéologie du *dépassement de soi* qu'il véhicule répondent à cette finalité. Aussi le mot connu d'un de ses plus fameux propagandistes est-il devenu la principale rhétorique de la domination : l'essentiel est de participer, participation qu'il faut bien évidemment considérer aujourd'hui dans son sens le plus large. Active au travail, sur le stade, au bureau de vote... ou passive devant son téléviseur. La pratique d'un sport est évidemment un exutoire (donc participe à l'oubli) des frustrations les plus diverses, et l'encouragement à son développement est ainsi un des fers de lance de la stratégie d'intégration de toutes les révoltes que notre époque ne manque pas de susciter. Aussi la tentative de mise au pas de la jeunesse rebelle des banlieues passe-t-elle d'abord par un *encadrement* sportif, le sport étant ici compris comme une forme de communication et d'expression admissible par une jeunesse qui n'a comme seul langage que celui de la révolte désespérée. On connaissait déjà les stages sportifs organisés dans le cadre des opérations « anti-étés chauds » ; on construit maintenant des écoles de police au cœur des cités, et la pratique sportive *consensuelle* est présentée comme élément central de la réconciliation, un *dialogue* possible entre jeunes et police, l'essentiel étant comme précédemment de participer.

D'UN autre côté, la mise en spectacle du sport, sa vedettarisation, permet également de maintenir la fiction d'une possible ascension sociale, *démocratiquement* accessible à tous, et transcendant les critères d'origine sociale ou ethnique (les footballeurs les plus connus ne sont-ils pas d'origine modeste ? et les meilleurs d'entre eux ne sont-ils pas noirs ?). En devenant idéologique, le sport est ainsi devenu pédagogie civique, participant en cela à l'élaboration du mythe de la réussite individuelle et de la réalisation de soi-même. Car dans ce même mouvement il suscite et permet une identification aux modèles dominants auxquels il convient d'adhérer : ceux des battants et des gagneurs, hors desquels il n'y a point de salut. Passive ou active, avec ou sans illusion sur sa finalité, l'adhésion à cette idéologie passe d'abord évidemment par la négation de sa propre liberté. Car si elle exalte le « dépassement de soi-même », c'est avant toute chose, pour ceux qui s'y adonnent, au prix d'un renoncement à soi et d'une contrition permanente. Qu'il suffise par exemple de voir un joueur en plein effort pour comprendre à quelles flagellations il se condamne en expiation d'une fausse conscience toujours plus envahissante (on sait qu'en matière d'aliénation, fût-elle la plus moderne, les vieux réflexes religieux ne sont jamais très loin).

Alors, dans la rue, ne verrons-nous bientôt plus que des sportifs ? Nous avions appris à cracher sur les curés (ou leurs homologues musulmans, israélites ou autres) et sur tous les tenants de quelque ordre que ce soit, il convient désormais de ne pas oublier les sportifs !

Arthur Cravan, poète et ex-boxeur

prolétaires des étoiles les gnostiques

Dix-sept ans après la mort du crapaud de Nazareth, dans les provinces orientales de l'empire romain, sur les routes d'Egypte, de Palestine, de Samarie, d'Anatolie, il y a embouteillage de messies.

PARMI les multitudes d'exaltés qui font des miracles, agitent les foules et affirment qu'ils sont Zeus, le Soleil, Dieu ou Fils de Dieu, certains sont porteurs d'un ferment de révolte sociale et politique. Très vite, les culs-bénis de la bande à Jésus s'opposeront à eux. Et trois siècles plus tard, quand l'Eglise aura vaincu le paganisme et s'attellera à sa tâche bimillénaire de soumission des pauvres, les chrétiens n'auront pas oublié les dangereux extrémistes qui leur avaient fait de l'ombre. Pour les gnostiques, le temps des persécutions commence. Neuf cents ans plus tard, il s'achèvera par l'extermination de leurs derniers et lointains descendants, les Cathares.

Jacques Lacarrière, qui l'étudie, explique que la pensée gnostique a eu deux points de départ. Une question matérialiste, d'abord : qu'y a-t-il entre les étoiles ? Une constatation de bon sens ensuite : si le monde tel qu'il est a été créé par un Dieu, ce ne peut être qu'un Dieu sadique, et ceux des gnostiques qui s'appuyaient sur la Bible n'avaient pas de mal à identifier ce malfaisant suprême à Jéhovah, le Dieu jaloux, despote odieux qui n'hésite pas à recourir au massacre quand ses lubies absurdes ne sont pas exécutées au doigt et à l'œil. Sur ces prémisses, les gnostiques ont bâti une cosmogonie dont la principale conclusion est une disqualification radicale du monde matériel et historique. Disqualification qui signifie, pour eux, que « toutes les lois, religions, Églises, pouvoirs, ne sont que des plaisanteries, des pièges et la perpétuation d'une duperie millénaire. » Ce refus des liens sociaux, les gnostiques l'appliqueront avec rigueur et courage, et le paieront souvent très cher. Il se traduira aussi par toute une série de rites dont le pittoresque ne doit jamais faire oublier qu'ils étaient une quête de la totalité, et une tentative de dépassement, ici et maintenant, de la misère de la condition humaine. Les pratiques des différentes sectes qu'on peut rattacher au gnosticisme dérivent toutes des deux voies principales par lesquelles on peut échapper à l'opacité et à la pesanteur de la vie : l'extrême ascèse ou l'extrême libertinage. Ainsi, les Séthiens qui, à l'instar de beaucoup de gnostiques, adoraient le Serpent comme le premier Révolté de l'histoire, expliquaient comment il avait séduit les deux ancêtres de l'humanité : en les pénétrant, en les déflorant « par les béances appropriées, leur procurant ainsi la double découverte du plaisir et de la connaissance ». C'est pourquoi bien des gnostiques pratiqueront l'enculade « comme une ascèse répétitrice de l'acte premier du Serpent, ouvrant les "voies" de la connaissance et dessillant les yeux aveugles de la chair ». Les Caïnites vénéraient Caïn « parce qu'il avait tué son frère, renié les liens du sang et tenté, le premier, de s'opposer à l'une des premières lois aliénatrices de ce monde : celle de la famille ». Les Adamites pratiquaient la nudité rituelle tandis que les Saccophores, keupons d'alors, s'habillaient de défroques pour manifester leur refus de la séparation entre riches et pauvres. Les Barbélognostiques communiaient en avalant le sperme recueilli au cours de leurs orgies rituelles et recouraient à une forme originale de contraception : l'embryon était extirpé, pilé dans un mortier et dégusté avec miel, poivre et différents condiments.

La pensée gnostique était enfermée dans les limites d'un temps où la totalité ne pouvait être saisie qu'à travers le filtre de la religion. Pour parvenir à leurs excellentes théories, à leurs sympathiques pratiques, nos frères en esprit des premiers siècles devaient passer par des spéculations sur la nature de l'univers qui nous sont étrangères et usaient d'un charabia qui nous semble passablement ridicule. Les Hebdomades, Éons, Archontes et autres Filialités ne nous disent plus rien. Mais songeons à ce que nos semblables, réfractaires du IIIe millénaire, penseront en lisant nos écrits. Comprendront-ils davantage nos « société spectaculaire marchande », « domination réelle » et autres « association hétérogène » ? Nous en doutons, nous qui, comme les gnostiques, rejetons radicalement toute idée de progrès.

A. Delteil

(Jacques Lacarrière, *Les Gnostiques*, Ed. Métailié)

LES AMATEURS de polars liront avec d'autant plus d'intérêt *Gladio*, ouvrage collectif édité par EPO et Reflex, que les faits qui s'y trouvent rapportés sont, dans l'ensemble, sûrement vrais : l'existence dans les pays d'Europe occidentale de réseaux anticommunistes secrets manœuvrés par l'OTAN est avérée ; on sait qu'ils sont à l'origine de manipulations meurtrières, comme la stratégie de la tension en Italie, et sans doute ne sont-ils pas étrangers à l'épopée des tueurs du Brabant en Belgique. Les auteurs nous donnent des noms, des sigles, des connexions. A l'intersection des services secrets, des organisations de propagande de la guerre froide, de pittoresques ordres de chevalerie, entre mythomanie et vrai travail de taupe, des gens se sont agités. La question à laquelle ne répond pas le livre, c'est : à quoi cela a-t-il servi ? Sont-ce les complots qui ont entraîné la défaite des luttes ouvrières en Italie, ou bien les faiblesses propres à ces luttes ? L'activité de désinformation, de provocation et de fichage de ces réseaux a-t-elle contribué à l'effondrement de l'influence des dictatures de l'Est et des partis qui leur étaient soumis à l'Ouest ? Ou bien l'histoire réelle s'est-elle déroulée loin de ces grenouillages ? Reflex et EPO ne se posent pas la question, la chasse au facho et la lutte contre la répression constituant l'alpha et l'oméga de leur (courte) pensée.

La même lacune, nettement aggravée, se retrouve dans le dossier *Ecovie* que publie la même maison. Les écolos du XIIIe arrondissement de Paris apprendront avec intérêt que la coopérative bio de la rue du Chevaleret était dirigée par un faux Indien micmac lié aux services secrets, et qu'en plus les légumes n'étaient même pas bio. Ce Norman Williams qui, d'après les auteurs, a commencé sa carrière en infiltrant les indépendantistes québécois pour la sûreté canadienne, est incontestablement un personnage à éviter. Mais nous ne saurions trop conseiller aux lecteurs de fuir pareillement les Rouletabille belges qui ont enquêté sur ce micmac, au cas où ils les approcheraient. En effet, quand MM. Brewaeys et Deliege décrivent la bande de bouffeurs de racines que le pseudo-Indien avait mis sous sa coupe, on croirait lire la prose de l'*Osservatore Romano* : vous vous rendez compte, dans cette secte, il paraît qu'on procédait à des attouchements sexuels et qu'on ne respectait pas la famille ! Si l'on était un adepte de la théorie du complot comme bien des auteurs EPO (voir aussi leur dossier sur les CCC, marxistes-léninistes amateurs de bombes, aujourd'hui tous entaulés), on trouverait que cette mentalité conservatrice n'est pas sans rapport avec le fait que les-dites éditions sont animées par le Parti du travail belge, le seul parti au monde à avoir approuvé le massacre de la place Tian An Men !

A. Lacloche

Le modèle roumain

Dans son livre, *Consensus et dissensions dans la Roumanie de Ceaucescu*, Les Cahiers d'Iztok, Editions Acratie, BP 123, 64130 Mauléon, Claude Karnoouh explique comment le consensus nationaliste entre la bureaucratie, la paysannerie et la classe ouvrière fraîchement urbanisée fit les beaux jours du régime aujourd'hui honni. La deuxième partie du livre est une compilation d'articles écrits après le « coup » de décembre 1989, dans le *Monde Libertaire* entre février et juillet 1990. Articles qui ont eu le mérite de dénoncer très rapidement l'imposture du coup préparé avec la bénédiction des Occidentaux qui préfèrent Iliescu-Roman au chaos. Dans les *Cahiers d'Iztok* n°20, consacré aussi à la Roumanie, un article intitulé « Les faux princes d'hier seront-ils les vrais mendiants de demain ? » est consacré à la situation de la classe ouvrière, à sa remise au travail accompagnée de licenciements et de chômage. Un avant-goût de ce qui attend les ouvriers en URSS.

PUBLICATIONS REÇUES

RÉPONSE À MME GIORNO, brochure, 18 avril 1991. Un soignant règle ses comptes avec une psy : un document.

REBELLES, été 91, Case postale 205, succursale «C», Montréal, H2L 4K1, avec un article de Chomsky sur le contexte mondial après la « guerre » du Golfe et surtout l'interview d'une femme mohawk qui a participé à la lutte de Kanesatake (voir *Mordicus* n°1) et qui, à propos du rôle des *warriors*, dément la version officielle des chefs, telle que la revue *Nitassinan* la véhicule en France.

O MUTIRÃO, Cx. Postal 15001, CEP 20155, Rio de Janeiro, périodique anarchiste, avec des articles sur les luttes des travailleurs ruraux ou des habitants des bidonvilles.

CLASS WAR, P.O. Box 39, SW PDO, Manchester M15 5HN, tabloïd radical et britannique, invite à pendre les patrons.

HOTEL OUISTITI, BP 34, 78800 Houilles, le seul mensuel rebelle « de poésie ». Dans ce n° 11, un hommage à Vince Taylor, des coups de gueule, des coups de cœur, des échos, des poèmes et des images.

LE MONDE À L'ENVERS, BP 8, 93 320 Pavillons-s/s-Bois, avec « la Tragédie de Novotcherkassk ». ce n° 3 dévoile aussi « L'imposture post-moderne ».

VASELINE, en vente à Actualités, 38 rue Dauphine, Paris 6e, « le journal qui veut élargir tous les cercles », mais qui ne porte pas JPV dans son cœur.

BIBLIOTHEQUE DES ÉMEUTES, c/o Belles Émotions, 17 rue Milton, 75009 Paris, bulletin d'émeutologie comparée, recense dans son N°3 plus de mille journées d'émeutes, et dénonçe trois occultations (Somalie, Irak, Afrique du Sud).

Buenos Aires
la solitude des expropriateurs de fonds

Les guérillas d'Argentine ne se sont pas toujours parées des tristes oripeaux du nationalisme ou du guévarisme. Dans l'entre-deux-guerres, au carrefour des révolutions vaincues, des déserteurs de toutes les nations sont venus y prendre les armes contre tous les pouvoirs. Buenos Aires rimait alors avec revolver, un mot qui en espagnol pourrait figurer à la fois l'arme, le retour et le souvenir, parce que le souvenir peut devenir aussi une arme.

Le mouvement libertaire argentin fut, après celui d'Espagne, l'un des plus puissants du monde. Ce mouvement s'est développé dans la seconde moitié du XIXe siècle, sous l'influence de l'émigration européenne. Les luttes ouvrières se multiplient au début du siècle, jusqu'à prendre une dimension insurrectionnelle du 7 au 16 janvier 1919, les ouvriers pillant les armureries pour faire face à la violence policière, conjuguée à la terreur que sèment les groupes paramilitaires de la Ligue patriotique contre la « subversion cosmopolite ». Les insurgés sont massacrés tandis que le pouvoir négocie avec les syndicats réformistes. Cette « Semaine sanglante » se solde par 700 morts, 2000 blessés et 50 000 arrestations.

C'est quatre mois après ce massacre qu'a lieu la première expropriation revendiquée par un anarchiste. Son auteur, Boris Wladimirovich, un aristocrate russe, a dilapidé sa fortune pour la cause. Biologiste et philosophe, grand buveur et peintre à ses heures perdues, il voulait faire un journal dans sa langue maternelle pour ses compagnons émigrés. L'épopée des anarchistes expropriateurs a commencé. Elle va défrayer la chronique argentine pendant plus d'une quinzaine d'années.

Bien que minoritaires, les courants révolutionnaires restent très actifs dans les années vingt. Les affrontements armés entre ouvriers anarchistes et paramilitaires de la Ligue se multiplient dans la capitale comme en province. Le port d'armes est si courant que l'on peut lire dans *La Antorcha*, journal des groupes d'action directe, des avis de ce genre : « Rosario, grand pique-nique familial au bénéfice des prisonniers sociaux, dans l'île de Castallanos sur le fleuve Parana. Hommes : $1, 20 — femmes et mineurs : $0, 50 — enfants : gratuit. Note : il est recommandé, en raison du contrôle de la sous-préfecture à l'embarquement, de ne pas emporter d'armes avec soi. »

Patagonie rebelle

A la fin de l'année 1920, les luttes sociales prennent la forme d'un véritable mouvement de guérilla en Patagonie. Les *peones*, qui travaillent dans des conditions peu imaginables aujourd'hui (ils réclament entre autres une paillasse, un paquet de chandelles par mois, le droit de faire leur lessive le samedi soir et que les inscriptions sur les boîtes de premiers soins soient en espagnol et non en anglais), se mettent en grève générale. Licenciés, ils errent dans la pampa, traqués par la police et les *vigilantes*. Réquisitionnant vivres et armes, ils s'organisent en milices, sous le drapeau rouge et noir, selon le principe de l'assemblée souveraine. Les Etats-Unis et la Grande-Bretagne demandent au gouvernement de protéger la propriété. Le lieutenant-colonel Varela est chargé de la répression. Les *peones* insurgés sont encerclés et massacrés. Le cadavre de l'un des organisateurs de la guérilla, l'Uruguayen José Font, dit « Facon grande » (grand couteau), est enfilé sur une broche et mis à rôtir par les officiers, avant qu'ils ne tirent sur son corps carbonisé. Fin décembre 1921, on comptera 1500 morts parmi les ouvriers agricoles.

Varela sera exécuté peu après par l'anarchiste allemand Kurt Wilckens, qui sera lui-même assassiné en prison par un membre de la Ligue patriotique. Peu avant de mourir dans un bagne de Patagonie, Wladimirovitch fera abattre à son tour l'assassin de Wilckens, réfugié dans un hôpital pénitentiaire.

Le 2 mai 1921, la douane de la capitale est attaquée. Parmi les onze assaillants, presque tous arrêtés par la suite, trois seulement sont des bandits professionnels. Les autres sont des ouvriers. Bien qu'ils ne soient pas anarchistes, *La Antorcha* prend leur défense dans un éditorial affirmant notamment : « Depuis qu'il est prouvé que la propriété est un vol, il n'y a pas de plus grands voleurs que les propriétaires. La seule question est de savoir si ceux qui les volent ne sont pas de la même engeance, s'ils ne suivent pas eux aussi une logique d'appropriation. (...) En dépit de ces réserves, nous sommes plus avec les illégaux qu'avec les autres. Avec les petits voleurs qu'avec les grands, avec les attaquants de la douane qu'avec Yrigoyen et ses ministres. Qu'ils servent d'exemple ! »

Face à l'ennemi

Un Comité pour les prisonniers sociaux est constitué pour venir en aide aux emprisonnés toujours plus nombreux et à leurs familles. Son secrétaire est Miguel Arcangel Roscigna, un Italien délégué de la métallurgie. La mission occulte du Comité est d'aider les prisonniers à s'évader, ce qui suppose des moyens financiers importants. C'est de ce Comité et des groupes d'autodéfense que viennent les « anarchistes expropriateurs ».

En 1923, dans le territoire du Rio Negro, une diligence de la poste est attaquée. Cinq ouvriers agricoles anarchistes, qui s'apprêtaient à faire un *asado* (barbecue), sont arrêtés à proximité. Torturés, ils reconnaissent être les auteurs de l'attaque. L'un d'eux, devenu fou de douleur, est enfermé à l'hospice. Les autres sont condamnés, à eux quatre, à 83 années de prison. *La Antorcha* commence une grande campagne pour la révision du procès. *La Protesta*, journal anarchiste officiel, affirme qu'il s'agit de « délinquants vulgaires qui n'ont rien à voir avec la propagande et les idées anarchistes ». La guerre entre les *Protestistas* et les *Antorchistas* devient si extrême que le Comité pour les prisonniers se divise, chacun défendant ses prisonniers.

Dans l'immigration anarchiste italienne, la polémique se double d'un désaccord sur la participation au Comité antifasciste, réunissant socialistes, libéraux, communistes et certains anarchistes. En mai 1925, Roscigna affirme dans un pamphlet : « Il n'est pas admissible qu'actuellement il reste un seul anarchiste ignorant de ce qu'est et de ce qu'aspire à être le Parti communiste. Des milliers de camarades sont morts, prisonniers ou proscrits : tel est le sinistre bilan du gouvernement qui en Russie exerce une dictature non moins sanglante que celle du fascisme en Italie. Les compagnons (...) se souviennent-ils du travail de pompiers sociaux développé par les communistes durant l'inoubliable occupation des usines en Italie ? Ignorent-ils la terreur qui, comme une réédition de Kronstadt, s'abat silencieusement et inexorablement sur tout ce qui représente une opposition ou une simple discussion des ordres émanant des nouveaux maîtres de Russie (...) »

A l'antifascisme démocratique, les anarchistes italiens radicaux opposent l'action directe. En 1927, Severino Di Giovanni, l'un des partisans les plus déclarés de l'anarchisme expropriateur et éditeur du journal *Culmine* (son journal contient une rubrique, intitulée « Face à l'ennemi », consacrée aux attentats) pose une bombe qui fait 9 morts et 34 blessés dans le consulat italien, centre de dénonciation des anarchistes, et fait sauter peu après les maisons de deux fascistes italiens. Les anarcho-syndicalistes de la FORA et *La Protesta* attaquent ouvertement le groupe des Italiens, traitant Severino Di Giovanni d'« agent fasciste », calomnie qui coûtera la vie au directeur de *La Protesta*.

Durant l'année 1925, trois hommes « à l'accent espagnol » écument les banques argentines après avoir braqué celle de Santiago-du-Chili. Ils font une nouvelle expropriation en janvier 1926, avec quatre nouveaux complices, lorsque parvient en Argentine une information de la police espagnole : il s'agit de Francisco Ascaso, de son frère Alejandro, de Gregorio Jover Cortes et de Buonaventura Durruti. Parmi les autres figurent Roscigna et Andres Vazquez Paredes, un jeune Espagnol très actif dans le syndicat des peintres et expert en explosifs. Ascaso, Durruti et Jover gagnent Paris, où ils sont arrêtés alors qu'ils préparent l'assassinat d'Alphonse XIII. L'Argentine obtient leur extradition, mais une intense campagne de solidarité et d'agitation en France et en Argentine aboutira finalement à leur libération et à leur expulsion en Belgique. *La Protesta* se distingue à cette occasion par un éditorial publié à la fin de 1926 et affirmant : « La protestation contre l'extradition de Ascaso, Durruti et Jover n'entre pas sous l'égide de l'éthique anarchiste » !...

Tandis que Durruti et ses compagnons poursuivent la route qui les mènera vers la révolution espagnole, Roscigna et Paredes choisissent de continuer le combat en Amérique du Sud. Que deviendront nos amis argentins ? Vous le saurez dans le prochain numéro.

Alfred

Miguel Angel Roscigna, détenu à Montevideo

Fin de règne,

Serge Klasing

tout baigne...